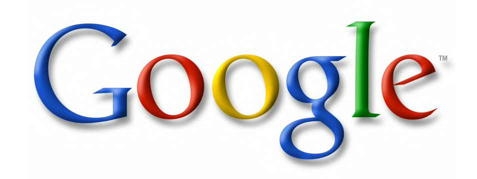



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



Nous avons déjà parlé de ce peuple remarquable, un moment converti au Manichéisme, partagé plus tard entre le Bouddhisme et le Nestorianisme et qui avait emprunté aux missionnaires nestoriens son alphabet, dérivé de l'alphabet syriaque. Les Oïgour jouaient toujours un rôle considérable à la tête de la civilisation turco-mongole, mais leur action politique, au XII[e] siècle, était depuis longtemps terminée. Après avoir, au IX[e] siècle, dominé toute la Mongolie, ils étaient désormais réduits à leur propre territoire, c'est-à-dire aux oasis de Hami, Barkoul, Bichbalik (Goutchen), Tourfan, Karachar et Koutcha. Au Sud des Oïgour, sur le cours inférieur du Tarim entre Almalik (Kouldja) et le Lob-nor, habitaient les *Karluk*, également bien déchus de leur ancienne puissance politique. Les Oïgour et les Karluk, devenus les vassaux des Kara-Khitaï, gravitaient dans l'orbite de cette puissante nation.

L'Empire des *Kara-Khitaï* avait été fondé en 1124 par le prince khitaï Yélou Taché, chassé de Chine par l'invasion niutchi (1). Yélou Taché, reconnu comme *Gourkhan* ou Empereur par toutes les tribus du Turkestan Oriental et Occidental, établit le siège de sa puissance à Belghassoun ou Balagassoun, sur la rivière Tchou, dans la région de l'Issik Koul et du lac Balkach (Sémiretchié actuel). Sa domination directe s'étendit sur les vallées de l'Ili et du Tarim, avec, pour villes principales, Ili, Tokmak, Talas, Euzkend, Kachgar, Yarkand et Khotan. Il eut pour vassaux, à l'Est, les Oïgour et les Karluk, à l'Ouest les émirs de Samarkande et de Boukhara et les chahs du Kharezm. Ses successeurs maintinrent l'Empire Kara-Khitaï a un haut degré de puissance jusqu'au dernier d'entre eux, le gourkhan Yélou Tchéloukou (1169-1213), qui laissa le chah du Kharezm se révolter et lui enlever la Transoxiane (1207). Le Syr Daria marqua alors la frontière entre l'Empire Kara-Khitaï et l'Empire *Kharezmien*.

Ainsi malgré l'émiettement des tribus turco-mongoles, deux

(1) Cf. Howorth, *The Kara-Khitai*, Journ. of Roy. As. Soc. new. ser. t. VIII, 262-290.

(prise de Tsi-nan et de Taï-yuan). Il entreprit ensuite la conquête du Chen-si et, après de savantes passes d'armes, s'empara du chef-lieu de cette province, l'antique cité de Si-ngan, la vieille métropole chinoise. La situation des Kin devenait tragique. Ecrasés au Nord sous l'avalanche mongole, pressés au Sud par les Soung, il ne leur restait de leur ancien royaume que la province de Ho-nan, où ils se virent bientôt étroitement bloqués. Le Roi d'Or, Outoubou, mourut désespéré dans le pressentiment de la catastrophe prochaine (1223).

Tchinkkiz Khan n'avait assisté personnellement qu'aux premières actions de cette guerre. L'œuvre une fois en bonnes mains, il s'était consacré ailleurs à des tâches plus urgentes. Remarquons à ce propos qu'il ne poussa personnellement à fond, ni la conquête de l'Extrême-Orient, ni celle de la Perse, ni celle de l'Inde. ou de la Russie : il savait qu'une fois la race turco-mongole unifiée par son *Yassak*, tous ces vieux Empires historiques, si souvent conquis au cours des siècles par les aïeux de sa race, le seraient encore par ses lieutenants ou ses petits-fils. La besogne principale pour lui, besogne ingrate, mais qui était à la base de tout le reste, c'était *le rassemblement des nations turco-mongoles* dans la même caserne, sous la même consigne, avec menace de destruction totale pour les dissidents. Le reste viendrait par surcroît. A cette œuvre utile mais sans éclat, Tchinkkiz Khan, le moins « glorieux » des conquérants qui ait existé, sacrifia sans hésitation les brillants et retentissants coups d'épée à férir au pays des Rois d'Or. Il laissait à ses jeunes capitaines l'enivrement des triomphes inouïs aux portes des capitales du monde, sous Caï-fong ou sous Ispahan. Lui, il prenait laborieusement quelque campement de nomades dans la steppe glacée, et détruisait quelques hordes de maraudeurs. « Mes descendants, disait-il un jour, se vêtiront d'étoffes brodées d'or, se nourriront de mets exquis, monteront de superbes coursiers, presseront dans leurs bras les plus belles femmes, et ils ne songeront pas à qui ils devront tous ces plaisirs. » C'est ainsi qu'en 1216, il abandonna la conquête de la Chine opulente et

jeune fils, Toulouï, le commandement de la troisième. Conformément au plan arrêté, Djoudji s'empara de la forteresse de Djend qui défendait le cours inférieur du fleuve, Ogodaï et Djagataï prirent Otrar, sur le cours moyen, et Tchinkkiz Khan marcha directement sur la capitale de la Transoxiane, la grande ville de Boukhara, qui, terrifiée par la soudaineté de l'attaque, lui ouvrit ses portes (1220).

L'entrée de Tchinkkiz Khan dans Boukhara, le boulevard de l'Islamisme en Transoxiane, marque une date mémorable dans l'histoire de l'Asie.

Le conquérant mongol pénétra dans la Grande Mosquée à cheval, sabre au poing et casque en tête. Il monta en chaire et annonça aux Croyants qu'il était le fléau d'Allah envoyé pour châtier leurs crimes. Sur son ordre, les docteurs de la loi durent apporter à manger à ses chevaux dans les caisses à Corans. Les Boukhariens furent vendus comme du bétail et leur ville incendiée. Puis ce fut le tour de Samarkande dont la garnison se rendit sans combattre, ce qui n'empêcha pas les vainqueurs de la massacrer tout entière, au nombre de 30.000 hommes. Le Kharezm propre (pays de Khiva) donna plus de mal aux Mongols. La capitale kharezmienne, Oudgendj, fut prise après un siège pénible par le fils aîné de Tchinkkiz Khan, Djoudji, qui fit égorger toute la population.

Tandis que son empire s'écroulait, le chah Mohammed de Kharezm, perdant la tête, avait fui de Samarkande à Balkh, puis à Nichapour, puis à Kazvin, cherchant toujours plus loin un asile contre ses ennemis. Tchinkkiz Khan, qui avait installé son quartier général près de Samarkande, chargea ses deux meilleurs généraux, Djébé et Souboutaï (1), avec 25.000 cavaliers, de rejoindre le fugitif et de le ramener, mort ou vif. Ce fut une course épique. Les deux capitaines mongols passèrent l'Oxus, entrèrent au Khorassan, prirent au galop Balkh et Thoûs, battirent l'Irak Adjémi à la recherche de Mohammed et retrouvèrent enfin sa trace à

(1) Cf. Abel Rémusat, *Notice biographique sur Souboutaï*, in : *Nouveaux Mélanges Asiatiques* II, 95.

forces mongoles : aussi bien Batou était-il le plus directement intéressé dans cette affaire, puisqu'il s'agissait en l'espèce d'accroître jusqu'à la Vistule et à la Theiss son patrimoine de la Volga. Avec Batou prirent part à cette campagne les représentants de toutes les branches de la famille gengiskhanide : Gouyouk, fils et Kaïdou, petit-fils d'Ogodaï, Meungké, fils de Toulouï, Bouri et Baïdar, fils de Djagataï. Le chef réel des opérations était le vieux stratège mongol Souboutaï, qu'Ogodaï avait donné comme mentor à Batou, et qui, après avoir dans sa jeunesse conquis la Chine du Nord et la Perse, venait sur ses vieux jours soumettre l'Europe.

Batou disposait d'environ 120.000 à 150.000 cavaliers, venus de tous les points de l'Asie Septentrionale, depuis la Corée jusqu'à la Volga, depuis le Baïkal jusqu'à l'Amou-Daria, — masse énorme pour l'époque et que Souboutaï allait faire manœuvrer avec une impeccable science. La concentration de cette armée, s'opéra sur la Volga inférieure, à la fin de l'année 1236. La campagne s'ouvrit par la soumission de ce qui restait de Bachkirs, de Bulgares et de Cumans (1) entre les Monts Oural et la Crimée (1237). Ce fut ensuite le tour des principautés russes. Avec leur légèreté de Slaves et leurs incurables divisions, les princes russes firent le jeu des envahisseurs. Leur défaite de la Kalka, en 1224, ne leur avait été d'aucun enseignement. Ils affrontèrent séparément Souboutaï qui les détruisit les uns après les autres. Le prince de Riazan fut vaincu et tué à la bataille de Kolomna sur la rivière Oka et le prince de Souzdalie à la bataille de la Sita (4 mars 1238). Les Mongols incendièrent Riazan, Vladimir, Souzdal, Tver et Moscou. L'éloignement sauva Novgorod, mais il s'en fallut de bien peu que les escadrons partis de Chine n'atteignissent les bords de la Baltique. Les Mongols se rabattirent sur l'Ukraine où ils détruisirent Kiev (1240). Pour plus de deux siècles (1238-1481) la Russie était ployée sous le joug mongol.

(1) Sur la soumission des Cumans, voir Pelliot, *A propos des Comans*, J. A. avril-juin 1920, p. 165. Pour la bibliographie des expéditions mongoles en Europe, cf. *infra* p. 159.

nement de la dynastie des Ming amena la proscription du catholicisme. Le cinquième évêque de Tsiouen-tchéou, Jacques de Florence, fut martyrisé en 1362, et le légat pontifical Francesco de Podio en 1372. Ainsi, le sort du catholicisme en Chine fut associé au sort de la dynastie mongole : Il apparut, prospéra et disparut avec elle.

L'œuvre de Koubilaï.

Si le succès des missions catholiques montre combien la conquête mongole avait été favorable à la pénétration des idées et des hommes d'Occident dans l'Extrême-Asie, la prodigieuse aventure de Marco Polo atteste d'une façon particulière le génie de Koubilaï. Le monarque qui n'hésitait pas à nommer un voyageur vénitien préfet d'une grande ville chinoise, puis inspecteur de plusieurs provinces, avait un Persan comme ministre des finances, un mandarin chinois comme conseiller intime, un lama tibétain comme directeur de conscience, des ingénieurs oïgour et syriens, des généraux turcs et tangoutes. Les commerçants italiens et arabes circulaient d'un bout à l'autre de son immense Empire. La terreur tartare, mise au service de la civilisation dans son acception la plus haute et la plus générale — de la civilisation chrétienne comme de la civilisation chinoise, — faisait régner partout une sécurité profonde, inconnue jusqu'alors. Les plus nobles croyances humaines, christianisme, bouddhisme, sagesse confucéenne, pouvaient se répandre librement et concurremment dans les âmes. Le Chinois entendait le Sermon sur la Montagne, le Vénitien écoutait les Soutras de Çakyamouni et les préceptes de Confucius. Et tout cela était réglé, voulu par la ferme raison du monarque. La force mongole au service du commerce mondial et de la plus haute sagesse humaine, Tchinkkiz Khan et sa terrible épée devenus les gardiens de la paix asiatique : voilà l'œuvre de Koubilaï. Le « *Grand Sire* », comme l'appelle Marco Polo, réalisa vraiment l'idéal de sa race : il fut par le caractère international de son génie et de son œuvre, comme par l'im-

il y envoya régner son propre fils, Oloug-Beg. Enfin, il enleva à un autre de ses neveux l'Irak Adjémi et le Fars, avec les villes d'Ispahan et de Chiraz. Il réunit ainsi sous sa domination tout l'Iran Oriental. Il attaqua alors la Horde du Mouton Noir qui avait ravi aux Timourides de la branche aînée la Perse Occidentale (1). Au cours de cette expédition, il entra à Tauris, réoccupa l'Azerbaidjan, et poursuivit les guerriers du Mouton Noir jusque dans les montagnes de l'Arménie. Mais en dépit des victoires répétées qu'il remporta sur eux, il ne put les détruire et dut finalement leur laisser à titre de fief l'Arménie, l'Azerbaidjan et Bagdad.

Comme son père Timour, Chah Rokh fut en relations d'ambassades avec la Cour de Chine. Ces relations avaient un but commercial. Il s'agissait pour lui comme pour les Chinois d'assurer la sécurité des caravanes qui transportaient en Perse les marchandises chinoises, — principalement les soieries et la céramique. « Je veux, écrivait à Chah Rokh l'Empereur de Chine Yong Lo, que les marchands aillent et viennent entre nos deux Empires et que ces voyages ne cessent plus (2). » Ce fut sans doute dans ce but que Chah Rokh envoya une expédition à Kachgar, tandis que les Chinois s'avançaient jusqu'à Hami.

Sous le gouvernement intelligent et libéral de Chah Rokh et d'Oloug Beg, le Khorassan et la Transoxiane parvinrent à un degré de prospérité inouï. Les conquêtes de Timour avaient créé en faveur de ces pays des conditions particulièrement propices. Les antiques métropoles iraniennes, — Tauris, Bagdad, Ispahan, Chiraz —, se trouvant ruinées par deux siècles d'invasions tartares, le centre de la culture persane devait forcément se déplacer vers les cités transoxianaises qu'avait protégées au milieu du bouleversement général l'épée des héros timourides. Seules les guerres incessantes du règne de Timour avaient empêché la Transoxiane de tirer tout le profit possible d'une telle situation. Mais après la mort du Conquérant, dans la longue paix intérieure

(1) Cf. F. Nève, *Exposé des guerres de Tamerlan et de Schah Rokh dans l'Asie Occidentale*, Mémoires de l'Acad. Roy. de Belgique, 1861.
(2) Cf. Blochet, *Introduction*, p. 244.

Les Timourides ne conservaient plus que le Khorassan et la Transoxiane. Ils s'y perpétuèrent pendant près d'un demi-siècle encore. L'un d'entre eux, Husseïn-i-Baïkhara qui régna sur le Khorassan, avec Hérat pour capitale, de 1468 à 1505, fut un des Mécènes les plus éclairés de l'Orient. Sous son gouvernement humain et libéral, le Khorassan redevint, comme sous Chah Rokh, le centre le plus brillant de la civilisation musulmane (1).

Husseïn-i-Baïkhara eut pour ministre le grand Ali Chîr qui fut en même temps son confident et son ami (2). Ali Chîr (1440-1500) est le type du gentilhomme transoxianais de l'époque timouride, affiné par trois siècles de culture iranienne et devenu lettré comme un compatriote de Sâdi, sans cesser d'être magnifique comme un grand seigneur turc. Historien, moraliste et poète, il fut par ses poésies turques, un des créateurs de cette belle littérature *turque-djagataï* que devait illustrer après lui son admirateur, le Grand-Mogol Baber. Et en même temps par ses poésies persanes, il ne fut pas indigne de rivaliser avec Djami. Méconnu par Abou-Saïd, il s'était retiré à Samarkande, lorsque Husseïn-i-Baïkhara, dont il avait été le condisciple, devint roi du Khorassan. Le nouveau monarque pria aussitôt son cousin Ahmed Mirza, roi de Transoxiane, de lui envoyer Ali Chîr. Ali Chîr profita de sa faveur pour attirer à Hérat les plus grands hommes de son siècle. Il protégea les peintres Béhzadé et Chah Mouzzaffer et les écrivains persans Mirkhond (1433-1498) et Khondémir (+ 1530). Il donna à Mirkhond un logement près de son palais, dans un des collèges qu'il avait fait construire. C'est là que le célèbre chroniqueur composa son histoire universelle, si précieuse pour l'étude des diverses dynasties de la Perse musulmane. Ali Chîr avait réuni à Hérat une importante bibliothèque. Il en confia la direction au fils de Mirkhond, Khondémir, auteur lui aussi

(1) Cf. Khondémir, *Vie du Sultan Husseïn-i-Baïkhara*, traduct. Ferté, P. 1898.

(2) Cf. Belin, *Notice sur Mir Ali Chîr Nevaii*, Journal Asiatique, 1861, I, p. 173 — et : *Caractères, maximes et pensées de Mir Ali Chîr Nevaii*, Journal Asiatique, 1866, I, 523, et II, 126. — L. Bouvat, *Le débat des deux langues de Mir Ali Chîr Névaii*, Journal Asiatique, 1902, I, 367.

En 1503, le dernier de ces princes, Baber, fut chassé de la Transoxiane par un seigneur mongol nommé *Mohammed Sheibani* qui était, lui aussi, de noble lignée, car il descendait directement d'un des fils de Djoudi, fils de Tchinkkiz Khan. Baber emportant avec lui ses rêves d'épopée, ses droits à l'Empire du monde et son génie militaire, se réfugia au Caboul, d'où il partit à la conquête de l'Inde, tandis que Sheïbani fondait en Transoxiane une nouvelle maison royale (1).

§ 7. — *L'EMPIRE MONGOL ET LE RAPPROCHEMENT DES ANCIENNES CIVILISATIONS*

Conséquences mondiales de la conquête mongole.

L'unification de l'Asie par les Mongols bouleversa les données du commerce mondial (2). L'Asie entière devenue un immense Empire, régie par un *Yassak* sévère, soumise à des princes attentifs qui veillaient jalousement à la sécurité des grandes routes transcontinentales, — ce fut là pour le commerce du Moyen Age un fait aussi important que la découverte de l'Amérique pour les hommes de la Renaissance. Le séjour de Plan Carpin et de Rubruquis à Karakoroum, le séjour de Marco Polo et d'Odoric de Pordenone à Pékin, équivalurent pour les contemporains de Saint Louis, à la *découverte de l'Asie*. Les grandes maisons de commerce de Venise et de Gênes entrèrent en relations directes avec la Perse, l'Asie Centrale et la Chine, pays où, jusque-là, aucun

(1) Cf. Vambéry, *Geschichte Bokharas oder Transoxianens*, Stuttgard, 1872. — Skrine and Denison-Ross, *The heart of Asia, history of Russian Turkestan and Central Asian Khanats*, Londres 1899. — Czaplicka, *The Turks of Central Asia, its history and present day*, Oxford 1918. — Nalivkine, trad. Dozon, *Histoire du khanat de Khokand*, P. 1889.

(2) Cf. Heyd, *Histoire du Commerce du Levant au Moyen Age*, trad. Furcy Raynaud, II, 64-253.

conquêtes se furent stabilisées, organisèrent sévèrement la police de ces routes. Ils y établirent un système de postes dont la régularité excitait l'admiration des voyageurs occidentaux. Le khan Argoun se signala par les sages mesures qu'il prit en ce sens. Après lui, le khan Gazan renforça les lois pour la protection des caravanes. « Gazan rendit les postes de garde et les habitants des villages situés sur la route responsables des vols commis. A côté de chaque poste, il fit dresser une colonne indiquant l'effectif du poste et le tarif de la taxe réglementaire. »

Grâce à cet excellent système routier qui faisait de Tauris le point terminus d'un immense réseau de caravanes, rayonnant sur l'Extrême-Orient, l'Inde et l'Asie Centrale, la grande cité persane recevait tous les produits précieux dont les voyageurs italiens ou arabes nous ont laissé l'énumération émerveillée : épices de l'Insulinde, perles, saphirs et rubis de Ceylan et du Malabar, diamants de Vijayanagar et de Golconde, émeraudes et cornalines de Cambaye, châles du Cachemire, tapis du Turkestan, lapis-lazuli du Badakchan, turquoises de Nichapour, satins, mousselines, brocarts et cotonnades de Merv, de Thoûs, de Chouster et de Mossoul, essences de Chiraz et d'Ispahan, armures damasquinées de Géorgie et de Syrie, etc. Ajoutez à toutes ces marchandises importées, les produits de l'industrie locale : soieries, brocarts d'or, tapis de luxe, — et vous comprendrez l'admiration qu'excitait la vue de cet énorme bazar chez les voyageurs occidentaux : « *Thoris*, dit Odoric de Pordenone, est la meilleure cité qui soit au monde pour les marchandises. Elle vaut plus à son Empereur qu'au roi de France ne vaut tout son royaume (1). »

Tauris communiquait avec le monde chrétien par deux routes. La première, qui traversait les montagnes de la Grande Arménie, passait par Khoï, Manazgherd, Erzéroum et aboutissait à Trébizonde sur la Mer Noire, ville qui était à cette époque le siège d'un Etat grec indépendant et un des

(1) *Odoric de Pordenone*, édition Cordier, p. 20. Cf. *Marco Polo*, édition Pauthier, p. 22

moult grand planté de sucre, si qu'en tout le reste du monde on n'en fait tant qu'en cette contrée ; et de soie dont il y a abondance, que c'est merveille... De cette cité, part un fleuve grand qui va jusqu'au port de Ganfu (le Kan-fou des géographes arabes), et y a moult grand navire qui vient et va en Inde et autres pays étrangers, portant et rapportant marchandises en mainte manière. »

Enfin, le Fo-kien possédait les deux grands ports de Fou-tchéou, que Marco Polo appelle *Fuguy*, et de Tsiouen-tchéou qu'il appelle *Zayton* ou *Çayton*. Par leur richesse et leur luxe, les marchands de *Fuguy* inspirèrent au voyageur vénitien une admiration voisine de la jalousie : « Et ont gingembre et ont gaingal que c'est outre mesure. Et on fait à cette cité grand quantité de sucre. Et si on fait grand marchandises de perles et pierres précieuses. Car plusieurs nefs de l'Inde y viennent qui y amènent moult de chères marchandises. » Mais le plus grand emporium de l'Etrême-Orient était encore *Zayton*, c'est-à-dire Tsiouen-tchéou, « le port de Zayton, dit Marco Polo, où les nefs d'Inde viennent qui amènent les épiceries et autres chères marchandises. C'est le port où tous les marchants du *Manzy*, arrivent. Si que pour ce, y vient grand quantité de marchandises et de pierres précieuses et de perles, que c'est une merveilleuse chose, et de ce port se portent en la contrée de *Manzy*. Et vous dis que pour une nef (navire) de poivre qui va en Alexandrie ou autre port pour porter en terre de Chrétiens, en vient en ce port de Zayton cent et plus. Et sachez que près de cette cité de Zayton, est une autre cité qui a nom *Tiunguy* (Tekhoua) où on fait moult de porcelaines qui sont moult belles (1). » Ces renseignements sont confirmés par les voyageurs arabes comme Ibn Batouta (2) qui vante en outre les industries de Zayton : « Le port de *Zeïtoûn*, dit-il, est un des plus vastes du monde ; je me trompe, c'est le

(1) D'après le texte de Marco Polo, édition Pauthier, p. 529. — Cf. Heyd, *Histoire du Commerce du Levant*, trad. Furcy Raynaud, II, 247.

(2) Ibn Batouta visita Zayton en 1345. Il y vit une nombreuse colonie de négociants venus de tous les points de la Perse, notamment de Tauris, d'Ardébil, d'Ispahan et de Kazvin.

Résultats commerciaux de la conquête mongole.

En résumé, l'établissement de la domination mongole en Chine, au Turkestan, en Perse et en Russie, eut pour conséquence *de rouvrir les routes du commerce transcontinental entre l'Occident et la Chine, les voies du commerce maritime entre l'Occident et l'Inde*. A cet égard, la conquête mongole eut, au Moyen Age, les mêmes résultats que la conquête macédonienne à l'époque alexandrine. Tchinkkiz Khan, le chef vêtu de peaux de bêtes, né sous une yourte de l'Onon, eut la même influence sur le progrès de la civilisation universelle que l'élève d'Aristote. Certes, les Mongols étaient loin d'avoir la même culture que les Macédoniens du IVe siècle. Mais parce qu'ils courbèrent toute l'Asie sous un commandement unique, parce qu'ils se préoccupèrent avant tout de favoriser les relations commerciales d'un bout à l'autre du continent, leur domination amena la même révolution économique que jadis l'établissement des Grecs en Iran et au Pendjab. Et quand ils tombèrent devant la réaction des éléments indigènes, — élément chinois et élément musulman —, les grandes routes commerciales qu'ils avaient rouvertes, se refermèrent, les barrières qui séparaient les anciennes civilisations furent redressées.

L'Art Persan à l'époque mongole. L'Architecture.

Les relations commerciales créées par les Mongols, cessèrent sans laisser d'autres souvenirs que les récits, devenus presque fabuleux, d'Odoric de Pordenone et de Marco Polo. Mais les rapports artistiques que les Mongols avaient contribué à établir, demeurèrent acquis. Dans le domaine de l'art, — et ce fut là le résultat durable de la conquête mongole, — le monde iranien ne s'affranchit jamais plus des influences chinoises, ni le monde chinois des influences persanes.

La domination mongole provoqua le rapprochement des deux plus anciennes civilisations de l'Asie. Ce qui, finale-

niatures de la Chronique de Réchid eddin qui datent du règne d'Oldjaïtou, et celles de la splendide *Apocalypse de Mahomet* (1) qui fut exécutée à Hérat sous le règne de Chah Rokh. Dans ce dernier ouvrage, surtout, le mélange des influences s'accuse nettement : Dans un irréel décor d'Extrême-Orient, aux nuages en forme de *tchi* ou de dragon, la vierge Al-borak et des anges aux visages poupins, aux yeux en amande forment le cortège du *Prophète*, délicate figure aristocratique, à la barbe soignée, à l'attitude réservée —, et c'est en quelque jardin de l'Asie Centrale, la rencontre d'un jeune seigneur persan avec un groupe d'enfants chinois (2).

La fusion des influences persanes et chinoises aboutit, à l'époque Timouride, dans les écoles de peinture de la Transoxiane et du Khorassan, à un art véritablement exquis (3), Le milieu était favorable à un tel épanouissement. « L'époque timouride, dit Migeon, fut une époque de libre expansion artistique, où, dans les villes comme Hérat et Samarkande, tout devait concourir à l'éclat d'un moment unique dans les fastes de l'Orient. » Le farouche Timour lui-même lisait à ses heures les vers de Hâfiz et de Nizami et faisait, en dépit du Coran, exécuter son portrait et le portrait des siens : dès qu'il s'agissait d'art, ce n'était plus un guerrier turc, c'était un grand seigneur persan et si l'on veut comprendre son rôle dans l'histoire de la civilisation, c'est comme roi de Perse qu'il faut l'envisager. Après lui, tous ses descendants, les plus insignifiants comme les plus belliqueux, eurent à cœur de protéger les peintres et les poètes. L'Ecole de miniature qui fleurit à leur Cour, à Hérat et à Samarkande et qui continua, après leur chute, à prospérer en Transoxiane sous le sceptre de leurs successeurs Sheïbanides, fut une des plus remarquables du monde musulman. Le développement de cette école va de l'avènement de Timour en 1365 à la mort

(1) *Supplément turc*, n° 190.

(2) Cf. Cl. Huart, *Les calligraphes et les miniaturistes de l'Orient musulman*, p. 330 (Paris, 1908) et Blochet, *Les écoles de miniature en Perse* (Revue Archéologique, II, 1905, p. 134.)

(3) Cf. Blochet, *Les écoles de miniature en Perse*, Revue Archéologique, t. II, année 1905, p. 130 et sq.

L'Art chinois à l'époque mongole.
Tchao Mong-fou.

Inversement, la Chine des *Youen* (1) se pénétra d'influences iraniennes (1260-1368). Nombreux étaient à la Cour de Koubilaï les gens de la Perse, du Khorassan et de Transoxiane. « Ce fut alors, dit M. Paléologue, que les bronziers chinois et bientôt les céramistes, commencèrent de donner à leurs vases certaines formes ovales, des évidements de goulot, des renflements de col, des évasements de bords, des courbes d'anses, des panses sphériques ou lenticulaires, des couvercles piriformes, que ni l'art ancien ni l'art bouddhique n'avaient connus. En même temps apparurent dans le décor des motifs plus cursifs, des arabesques plus variées, des rinceaux d'une élégance plus allongée, — le style des bordures devint plus savant, on vit figurer dans l'ornementation des palmes, des pampres, des tulipes et des iris. » Ce caractère persan se retrouve en certaines aiguières de l'Epoque Youen, dans les *surahés*, brûle-parfums et gourdes plates de la même époque. Le verre émaillé fut introduit en Chine par les Persans. Ce sont encore des Persans qui ont fait connaître aux Youen le procédé byzantin des émaux cloisonnés (fin du XIIIe s.). En céramique, le bleu de cobalt avait été importé en Chine par les Arabes dès le Xe siècle. Au XIIIe arriva de Perse le procédé de la peinture de cobalt sur porcelaine crue, procédé déjà usité pour le décor des faïences persanes.

Réagissant contre le confucianisme des Soung, religion nationaliste d'une Chine repliée sur elle-même, les *Youen* favorisèrent le Bouddhisme, religion universelle, qui convenait au maître de tout l'Extrême-Orient. Koubilaï, on l'a vu, fit de son ami Pagspa, un pape tibétain. De cette renaissance bouddhique la peinture se ressentit heureusement et le célèbre Yen Hoéï (1280) traduisit dans ses tableaux le regain de ferveur religieuse.

Au point de vue de la technique, les Mongols pouvaient

(1) Rappelons que *Youen* est le nom chinois de la Dynastie mongole issue de Koubilaï.

mal goûter la monochromie savante et l'impressionnisme délicat de l'Ecole de peinture chinoise du Sud. Le style chinois du Nord, avec son dessin vigoureux, sa facture robuste, son coloris brutal, leur plaisait d'avantage ; ils le firent triompher. « Le tempérament de la Chine du Nord, positif, puissant, domine alors sur la rêverie éperdue du tempérament du Sud... La peinture des Youen prend des caractères nouveaux, plus accessibles à la mentalité européenne parce qu'ils sont plus simples et plus directs... Les vieux maîtres des Tang revinrent en faveur. L'enluminure violente, la couleur séparée du dessin, prêtaient à des œuvres appuyées et vigoureuses, telles qu'elles pouvaient plaire à d'incultes barbares. Mais les recherches de l'âge Soung n'avaient pas été inutiles. Lorsque, sous ces influences, on revint à la couleur, on profita de ce que la pratique du monochrome avait appris au peintre (1). »

Le plus grand artiste de l'époque mongole fut Tchao Mong-fou, paysagiste et animalier (1254-1322) (2). Apparenté à la famille impériale des Soung, Tchao Mong-fou s'était, au moment de la conquête mongole, retiré dans la solitude. Mais en 1286, il se rallia au gouvernement de Koubilaï, et devint membre des Han-lin et peintre officiel de la Cour.

On peut apprécier le talent de Tchao Mong-fou paysagiste par les peintures sur soie du British Museum ou par celles que l'Impératrice Tseu Hi a offertes au Musée Guimet (3). M. Bushell décrit ainsi un des paysages du British : « Un lac. Dans un coin, une île avec un pavillon à terrasse vers lequel se dirige un bateau portant des visiteurs. On aperçoit dans un autre bateau des pêcheurs tirant leur filet. Les montagnes dans le lointain. Les collines revêtues de pins au premier plan ; un bouquet de saules en face d'elles, et des roseaux, qui, le long de la rive, ondulent sous le vent,

(1) R. Petrucci, *Les peintres chinois*, p. 87.

(2) Cf. R. Petrucci, *Tchao Mong-fou*. Revue de l'Art Ancien et Moderne, 10 sep. 1913, p. 171.

(3) Tchang Yi-tchou et Hackin, *La peinture chinoise au Musée Guimet*, pl. II.

T. IV (Ibn Batouta), L. 1916. — Bretschneider, *Medieval Researches from eastern asiatic sources*, Londres 1888. — Voyages de Rubruquis et de Plan Carpin, dans le *Recueil de Voyages et de Mémoires publiés par la Société de Géographie de Paris*, tome IV, 1839. — Guillaume de Rubrouck, *Récit des voyages...*, édition Backer, Paris 1877. — Jean du Plan de Carpin, *Relation des Mongols ou Tartares...*, édition d'Avezac, Paris 1838. — *Le Livre de Marco Polo*, édition Pauthier, Paris 1865. — Yule, *The book of ser Marco Polo*, édition Henri Cordier, Londres 1903. — H. Cordier, *Ser Marco Polo ; Notes and addenda*, Londres 1920. — H. Cordier, *Le Centenaire de Marco-Polo*, Paris 1896. — *Les voyages du bienheureux Odoric de Pordenone*, publiés et annotés par Henri Cordier, Paris 1891. — Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age*, traduction Furcy-Reynaud, Leipzig 1885-1886. — Hallberg, *L'Extrême-Orient dans la littérature et la cartographie de l'Occident*, aux XIIIe, XIVe et XVe siècles, Paris 1906. — Chabot, *Histoire de Mar Jaballah III, patriarche nestorien*, Paris 1895. — A. Rémusat, *Mémoire sur les relations des Mongols avec les rois de France*, (Mélanges Asiatiques). — Bouillane de Lacoste, *Au pays sacré des anciens Turcs et des Mongols*, P. 1911.

CHAPITRE II

LA PERSE AUX TEMPS MODERNES

§ 1. — *L'EPOQUE SEFEVIDE*

Affranchissement de la race iranienne.

Après la disparition des Timourides, la Perse tomba dans l'anarchie. Deux hordes turcomanes, celle du Mouton Noir et celle du Mouton Blanc, se disputèrent le pays. La seconde finit par l'emporter et son chef, Ouzoun Hassan, s'étant rendu maître de l'Azerbaidjan, de l'Irak Adjémi, de l'Irak Arabi et du Fars, fit un moment figure de roi de Perse (1467-1478).

Ces hordes constituaient l'arrière-garde de la grande invasion turco-mongole qui, pendant quatre siècles, avait occupé l'Iran. Durant ces quatre siècles, toutes les tribus de la steppe, Turcs Ghaznévides, Turcs Seldjoucides et Turcs Kharezmiens, Mongols du Gobi et de Transoxiane, avaient placé leurs chefs sur le trône des Rois des Rois. Mais la race persane, forcée de subir le joug de son ennemi héréditaire, n'avait pas abdiqué. Le maître pouvait être Turc, les nomades du Touran pouvaient camper à demeure aux portes des villes persanes, — dans les villes mêmes, le *Tadjik*, l'Iranien sédentaire continuait son labeur traditionnel ; il tenait le bazar et les bureaux, il avait le commerce et les métiers ; c'est lui qui cultivait le champ et le jardin ; les fonctions publiques lui étaient réservées, même sous des maîtres turcs, car il était seul capable de les remplir. Il était l'élément utile d'une société où le Turc n'était qu'un parasite. Sa natio-

nalité n'avait pu être entamée, car il conservait sa langue et sa religion. La langue persane, ce parler élégant et harmonieux qu'on a appelé le florentin de l'Asie, avait résisté à la concurrence de l'arabe. A plus forte raison résista-t-elle à la concurrence du turc, l'idiome le plus pauvre de l'Orient. Quant à la religion de la Perse, c'était toujours la confession chiite, sorte de protestantisme musulman qui, s'opposant aux doctrines orthodoxes professées par les Arabes et les Turcs, était un des plus sûrs remparts de la nationalité iranienne.

C'est du milieu où la ferveur chiite était la plus intense, de la secte des Soufis, que partit, au milieu du xv° siècle, le mouvement d'indépendance nationale. Le promoteur de ce mouvement, Djouneïd, était un soufi d'Ardébil en Azerbaidjan, d'où le nom, donné plus tard à sa maison, de dynastie des Soufis ou des Séfévides. Sa réputation de sainteté lui permit, en pleine domination turcomane, de se créer une petite principauté autour de sa ville natale. La horde turcomane du Mouton Blanc qui possédait la Perse Occidentale, ayant essayé d'arrêter le mouvement séfévide, Chah Ismaïl, petit-fils de Djouneïd, commença la guerre de l'indépendance. En seize années de lutte ininterrompue, il enleva aux guerriers du Mouton Blanc, Tauris et l'Azerbaidjan (1500), l'Irak Adjémi (1502), Bagdad et le Fars (1508), tua leurs chefs et détruisit leur horde.

La Perse Occidentale était délivrée. Restait à reconquérir l'Iran Oriental sur les Turcs de Transoxiane. Une puissance nouvelle s'élevait alors parmi ces derniers. Dans les premières années du xvi° siècle, un chef turco-mongol, Mohammed Sheïbani, qui se rattachait à la famille gengiskhanide, s'était rendu maître de Boukhara et de Samarkande, en chassant le roi timouride de Transoxiane, Baber, le futur conquérant de l'Inde. En 1505, Sheïbani enleva de même le Khorassan au fils de Husseïn-i-Baïkhara, dernier roi timouride de cette province. Les Sheïbanides avaient donc obtenu tout l'héritage Timouride, lorsque Chah Ismaïl leur déclara la guerre. En 1510, il vainquit et tua Mohammed Sheïbani dans une grande bataille près de Merv. Cette victoire donna

à la jeune dynastie séfévide Hérat, Balkh et tout le Khorassan.

La réunion de l'Iran Oriental au domaine séfévide marque une date capitale dans l'histoire de l'Asie. Pour la première fois depuis des siècles, l'antique Bactriane et l'Arie faisaient retour aux Iraniens. L'Empire des anciens Rois des Rois Sassanides se trouvait reconstitué. A l'exemple des Sapor et des Khosroès, Chah Ismaïl passa l'Oxus pour aller combattre les Turcs chez eux. De 1510 à 1515, il occupa en plein Turkestan le Khanat de Khiva. Les orgueilleux chefs de hordes qui étaient assis sur le trône de Tchinkkiz Khan et de Timour, durent se résigner à voir le « Tadjik » méprisé, recouvrer son ancienne hégémonie. Après neuf siècles d'interruption, l'histoire de l'Iran reprenait son cours (1).

Cependant, depuis la chute des Grands Rois Sassanides, un fait nouveau s'était produit, conséquence des vastes remous de peuples du Moyen Age. Une partie de la race turque, traversant l'Iran de l'Est à l'Ouest, était allée se fixer en Anatolie d'où elle s'était élancée à la conquête des Balkans. Par cette migration, une des plus importantes de l'histoire, l'ancien équilibre des races avait été bouleversé. Entre les khanats turcomans en Transoxiane et l'Empire Ottoman en Asie Mineure, la nouvelle dynastie iranienne allait se trouver encerclée. L'Aryanisme formait désormais un îlot au milieu du monde touranien. Devant une telle situation, les Séfévides se retranchèrent dans leur protestantisme chiite comme dans une forteresse. Chiite devenant synonyme d'iranien, ils dressèrent jalousement contre l'orthodoxie turque leur foi nationale. La querelle de races dégénéra tout à fait en une guerre de religion lorsqu'en 1517 le sultan ottoman Sélim Ier se fut déclaré khalife, c'est-à-dire pape de l'Eglise sunnite. La guerre sainte contre l'hérésie persane fit dès lors partie des devoirs du sultan au même titre que la guerre contre les « Roumis ». Le cheik-ul-islam rendit même un fetwa, déclarant qu'il y avait plus de mérite à tuer un seul chiite que soixante-dix chrétiens. Sélim Ier

(1) Cf. Sykes, *History of Persia*, II, 240 et sq.

tique, dépassant l'horizon de son pays et presque de son temps, était déjà une politique mondiale.

La foi coranique, — cette barrière formidable qui a arrêté jusqu'ici l'évolution des sociétés musulmanes, — pouvait faire obstacle à la rénovation de l'Iran. Mais Chah Abbas sut imposer silence au fanatisme de ses coreligionnaires. Il toléra la prédication des missionnaires catholiques, et chercha à utiliser leur influence pour rallier à son gouvernement les deux peuples chrétiens vassaux de son Empire, les Géorgiens et les Arméniens. Il accorda à ces derniers une situation privilégiée dans ses Etats. Alors que tant de souverains musulmans, à l'exemple des sultans de Turquie, traitaient les malheureux Arméniens comme une race inférieure, Chah Abas les considéra comme un des éléments essentiels de la grandeur persane. Les Géorgiens dans l'armée, les Arméniens dans le commerce furent les plus sûrs auxiliaires de sa dynastie.

Fidèle à cette politique, Chah Abbas établit dans les grandes villes de Perse de nombreuses colonies arméniennes qui avaient cherché auprès de lui un refuge contre la domination turque. Ce fut une immigration continue qui appauvrit la Turquie et qui enrichit d'autant la Perse. Dans le Versailles iranien, à Achraf, en Mazendéran, Chah Abbas établit 3.000 de ces Arméniens. Et à Ispahan même, dans la ville qu'il avait choisie pour capitale, il créa tout un quartier arménien, le faubourg de *Djoulfa,* ainsi nommé parce qu'on y avait transporté la population de Djoulfa près de Nakitchévan (1606). La nouvelle Djoulfa contribua puissamment à l'essor économique de la Perse. Les Arméniens en firent le grand bazar du Levant, l'entrepôt du trafic entre l'Inde et la Méditerranée (1). La création du port de *Bender-Abbas,* l'établissement d'une route de caravanes entre Bender-Abbas et Djoulfa, leur permirent de pousser leurs entreprises jusqu'au Goudjerate et au Malabar, au Bengale, à Java et en Chine. Ils multiplièrent leurs comptoirs le long de la côte persique jusqu'à Surate et à Bombay où ils entrèrent au

(1) Cf. E. Aubin, *La Perse d'aujourd'hui,* p. 290.

service des compagnies de commerce européennes. D'un autre côté, ils allaient, par Tauris, Diarbékir, Alep et Mersina, ou par Tauris, Erzeroum et Trébizonde, donner la main aux commerçants vénitiens et français qui fréquentaient les Echelles du Levant. « Ils étaient, dit Victor Bérard (1), les premières piles du pont que la civilisation européenne doit jeter par-dessus la sauvagerie turque, kurde et bédouine, vers la Perse des artistes et des poètes, ou, plus loin, vers les civilisations de la Chine et de l'Inde. Ils rétablirent les communications entre les emporium de la Petite-Arménie, Mersina et Alexandrette, et les bazars de la Perse, Tauris, Téhéran, Ispahan. Au delà de la Perse, leurs caravanes arrivaient aux passes de l'Afghanistan, aux portes du Turkestan Chinois. Ainsi du Golfe de Chypre au Golfe du Petchili, ce cheminement de fourmis industrieuses entreprenait de percer toute l'Asie. » Grâce à la politique éclairée de Chah Abbas, la Perse devint la tête et l'entrepôt de tout ce commerce. A Djoulfa s'accumulèrent les diamants, les perles, les cotonnades et les épices de l'Inde, les soieries de l'Extrême-Orient, les tapis et les pelleteries de l'Asie Centrale et aussi les draps de Hollande et d'Angleterre, la quincaillerie de Nuremberg, les glaces et les dentelles de Venise. L'Iran, jadis si pauvre, s'enrichit prodigieusement. Les Arméniens, qui étaient les principaux artisans de cette prospérité, reçurent de Chah Abbas un traitement de faveur. Dans cette société musulmane, si hiérarchisée, ils eurent la permission de s'habiller comme les Persans eux-mêmes, de porter des vêtements luxueux, de chevaucher des montures harnachées d'or et d'argent. Plusieurs autres privilèges, réservés jusqu'alors à la race iranienne, leur furent étendus. A Djoulfa, la communauté arménienne put s'organiser en petite république autonome sous la direction de son *kélanter* national. Elle construisit une riche cathédrale, l'*église Saint-Sauveur*, qui fut décorée de curieuses fresques où l'influence vénitienne se combinait avec les traditions de la peinture persane.

(1) Cf. Victor Bérard, *Le Sultan, l'Islam et les Puissances*, p. 348, et : *La politique du Sultan*, p. 124.

religieux intense. La Perse, au contraire, n'a pas eu d'art religieux. Son génie heureux, qui est celui d'Omar Khayam et de Hâfiz, est en opposition directe avec le sombre génie de Mahomet. Le tempérament iranien, resté européen en pleine Asie, préfère au vertige asiatique une sagesse modérée, tempérée, humaine : « L'esprit persan recherche la rêverie douce et sereine, les lignes calmes, les cadres harmonieux qui l'enferment terre à terre dans un coin d'Eden. Dans les mosquées arabes, le croyant se sent enveloppé de l'ombre de l'infini, de l'immuable. Dans la mosquée persane, aucune sensation grave ne s'impose à lui. Il y trouve un asile discret, une halte fraîche placée sur la route de sa vie... Les formes de la mosquée persane n'ont rien qui porte l'âme à la contemplation et à l'extase. On peut à volonté transporter cette architecture dans un palais, dans un pavillon de plaisance, dans la demeure d'une favorite. Non, la Perse n'a pas eu d'art religieux. L'atavisme de ses ancêtres a survécu à travers l'Islam. Elle a eu de beaux palais consacrés au culte, — des mosquées jamais. Une seule sensation y palpite, l'amour du bien-être, de la vie oisive et facile (1). »

Les porches des mosquées persanes s'ouvrent sans mystère sur un paysage d'eaux vives, de hautes roses et de cyprès. Une polychromie d'une douceur charmante, le jeu de la marqueterie de faïence, une floraison amusante de médaillons à guirlandes de roses, de jacinthes, d'anémones, de tulipes et d'œillets, le goût des proportions modérées, un souci d'élégance et d'harmonie primant toute autre préoccupation, font de la mosquée séfévide une véritable fête pour les yeux. Toute cette polychromie de faïence, « gamme chantante de valeurs harmonieuses », où dominent les bleus turquoise et les tons liliacés, se fond, sous le bleu chaud des ciels d'Iran, en tonalités amorties d'une séduction inimitable.

Le tombeau de Cheikh Séfi, à Ardébil, le premier en date des monuments séfévides, montre déjà toutes les tendances de l'art postérieur : affinement aristocratique des lignes,

(1) A. Gayet, *L'Art Persan* (Crès, éd.).

encore parmi les artistes séfévides Rassim Ali et Mir Nakkach d'Ispahan. Rassim Ali (1), mort dans les premières années du XVI[e] siècle, a peint dans un manuscrit de Nizami, aujourd'hui au British Museum, plusieurs miniatures que l'on avait d'abord attribuées par erreur à Behzadé (2). Quant à Mir Nakkach, il fut l'artiste favori de Chah Thamasp, qui le nomma directeur du Musée impérial.

Sous le règne de Chah Abbas, Mani, un Indien établi à Chiraz, porta à son apogée la peinture séfévide. La minutie de détails de ses miniatures, la légèreté et les transparences lumineuses de son coloris, font songer à Fra Angélico ou à Benozzo Gozzoli. « Son œuvre, dit M. Gayet, décèle un tempérament délicat, sensible à la poésie pénétrante que dégagent les verdures automnales, l'ensanglantement des soleils couchants, les brumes pâles flottant au creux des montagnes et l'assombrissement des ciels chargés de nuages noirs. » Les sujets de Mani, scènes de roman ou scènes de la vie de cour, sont les mêmes que ceux de Behzadé. Parmi les œuvres que lui attribue M. Gayet (3), la Bibliothèque Khédivale du Caire possède un *Adam et Eve*, vêtus de costumes persans et qui sont de beaux seigneurs de la Cour de Chah Abbas, et des *Jeunes filles jouant à l'escarpolette au milieu d'une prairie*, miniature charmante qui évoque cette rencontre inattendue : une scène de Watteau dans un paysage préraphaélite.

A côté de Behzadé, de Mani, et de leurs disciples, que d'artistes inconnus nous ont laissé des merveilles ! Notre Bibliothèque Nationale possède dans son fonds de manuscrits persans, quelques-uns de ces chefs-d'œuvre, qui ont été mis en

(1) Cf. A. Sakisian, *Les miniaturistes persans Behzadé et Rassim Ali*, art. cit.

(2) Ces miniatures représentent Alexandre et les sept Sages; — Huit jeunes femmes prenant leurs ébats dans un bassin, au son d'une harpe, tandis qu'un jeune homme les regarde furtivement ; — Medjnoun amoureux étendu au bord d'une rivière, au milieu de bêtes apprivoisées ; — Medjnoun, parmi des animaux sauvages, converse avec un derviche, au bord d'un ruisseau ; — Medjnoun à cheval combat un dragon, etc.

(3) Gayet, *L'Art persan*, p. 291 et 295. Ajoutons que l'attribution de ces miniatures à Mani est fortement contestée. Cf. Cl. Huart, *Les calligraphes et les miniaturistes dans l'Orient musulman*, p. 335. Paris 1908.

région de Lahore. Enfin, au Moyen Age, quand la civilisation arabo-persane pénétra avec les conquérants turco-afghans, puis avec les conquérants mongols au Pendjab et au Doab, d'où elle rayonna sur la péninsule entière. Durant cette dernière période qui va du XIe siècle au XVIIIe siècle, l'immense région qui couvre quatre millions de kilomètres carrés, qui nourrit trois cents millions d'habitants et qui a élaboré les conceptions les plus originales de l'humanité pensante, ne fut, à bien des égards, qu'une annexe du monde iranien.

L'Inde subit donc le contre-coup des révolutions de l'Asie Centrale, — mais elle n'en subit souvent qu'un contre-coup éloigné. A plusieurs reprises, quand les grands tumultes humains qui se propageaient à travers l'Asie, parvinrent aux frontières de l'Inde, il y avait quelque temps déjà qu'en Iran même ils étaient apaisés ou endigués. Il en fut ainsi de l'invasion turque : quand les Ghaznévides s'installèrent à demeure au Pendjab, ils venaient d'être expulsés de l'Afghanistan. Quand les Ghourides et leurs successeurs, les Mamelouks turco-afghans du XIVe siècle conquirent l'Empire des Indes, ils avaient perdu pied dans l'Est-Iranien. Il en fut de même pour l'Invasion Mongole : Tant qu'elle couvrit la Chine, la Perse et la Russie, le monde indien réussit à s'en préserver. Et ce fut, au moment où les Mongols avaient perdu et la Chine et la Russie et la Perse, que les derniers d'entre eux allèrent chercher asile dans l'Inde où une prodigieuse fortune leur était réservée.

C'est qu'à chaque fois l'Himalaya, l'Hindou-Kouch et les Monts Souleïman, opposaient aux premières vagues de l'invasion leur barrière de glaciers, de pics et de crêtes qui décourageaient d'abord les agresseurs. Mais bientôt l'attraction de l'Inde était la plus forte. Ses richesses légendaires, la fécondité de son sol, la magnificence tropicale de sa végétation, le luxe inouï de ses radjahs, les trésors de ses temples, finissaient par attrouper à ses portes tous les aventuriers du monde turc, tous les sabreurs sans emploi du monde mongol. Et un jour, ce peuple de soudards qu'affolaient des

pénétré au Pendjab, et faire partir Djélaleddin qui s'était mis à conspirer contre lui.

Après la mort d'Altamsh, les Mongols firent une nouvelle invasion au Pendjab. Un mamelouk turc nommé Balban, qu'Altamsh avait élevé aux plus hauts grades de l'armée, les força à repasser l'Indus. En récompense de ses services, Balban fut porté sur le trône qu'il occupa de 1266 à 1287.

En 1290, à la suite d'une révolution de caserne, l'Empire de l'Inde musulmane passa des Mamelouks turcs à la maison afghane des Ghiljis. Alaeddin, le deuxième sultan de cette maison (1296-1316) s'était déjà signalé comme prince héritier par une expédition dans l'Inde Centrale, qui doubla l'étendue des possessions musulmanes. Au cours de cette campagne, il rendit tributaire le radjah de Bhilsa, dans la province de Bhopal, franchit les Monts Vindhya, la Nerboudda, et envahit le puissant Royaume de Maharashtra ou Empire Mahratte, dans la province actuelle de Bombay. Il surprit la capitale du pays, Dévagiri (aujourd'hui Daulatabad) et força le radjah des Mahrattes à céder le Bérar et à payer tribut (1294).

Une fois sur le trône, Alaeddin eut d'abord à faire face à de nouvelles invasions mongoles. En 1297, cent mille Mongols de Transoxiane, conduits par un prince gengkishanide de la Maison de Djagataï, descendirent au Pendjab. Alaeddin les tailla en pièces près de Lahore et les força à repasser l'Indus. Ils revinrent en 1305 et s'avancèrent jusqu'à Delhi, mais ils furent de nouveau vaincus et laissèrent en se retirant un grand nombre de prisonniers qu'Alaeddin fit fouler aux pieds de ses éléphants. — Alaeddin n'attendit pas que la menace mongole fut définitivement écartée pour reprendre l'exécution de son projet favori : la conquête de l'Inde Centrale. En 1299 il déposséda le dernier radjah de Goudjerate. En 1303, il s'attaqua à la puissante confédération radjpoute et à son chef héréditaire, le rana de Tchitor (1). Après une résistance héroïque la ville de Tchitor fut prise, mais le rana se réfugia dans les Monts Aravalli où il

(1) Cf. Th. Pavie, *La légende de Padmani, reine de Tchitor*, J. A. 1856, I, 5

tifs, de sorte qu'en quelques années des Etats musulmans particuliers se fondèrent sur tous les points de l'Inde, au Dekan, au Bengale, dans l'Oude, au Malwa et au Goudjerate. L'Empire des sultans de Delhi ne dépassa plus le Doab et le Pendjab (1). Encore, dans ce domaine restreint, fut-il ébranlé par une catastrophe inattendue : l'invasion de Timour.

L'Inde, ayant, comme le Japon, échappé à la conquête gengiskhanide, se croyait à l'abri des révolutions du Continent. Comme le Japon, elle semblait en marge de l'Eurasie, la barrière de l'Himalaya et de l'Hindou-Kouch lui conférant un véritable caractère d'insularité. Mais, du jour où les Mongols furent acclimatés dans l'Iran Oriental et la Transoxiane, il devenait inévitable qu'à la longue ils retrouvassent sur les traces des Ghaznévides et des Ghourides, la route des invasions millénaires. C'est ce qui arriva dans les dernières années du XIVe siècle, lorsque le roi de Transoxiane Timour Lenk eut reconstitué l'Empire Mongol en soumettant l'Afghanistan, la Perse et la Mésopotamie. Il était tout naturel que le nouveau maître de Samarkande, de Hérat et de Balkh vît dans l'Etat musulman de Delhi une dépendance historique de son Empire. Qu'étaient les sultans qui se succédaient à Delhi sinon d'anciens seigneurs du pays afghan ou du pays turc, c'est-à-dire les vassaux naturels de celui qui se proclamait khan de tous les Turcs et roi de tous les Iraniens ? Ce fut pour faire rentrer dans l'obéissance ces clients indociles que Timour résolut d'aller les chercher jusqu'à Delhi. En 1398, ainsi qu'il a été raconté plus haut, il pénétra donc au Pendjab et marcha sur Delhi. Il écrasa à Panipat l'armée du sultan Mahmoud III, entra à Delhi et se fit proclamer Empereur des Indes dans la grande mosquée de la ville. Cependant il ne fit rien pour détrôner effectivement la dynastie régnante. Après avoir pillé le Doab, il regagna l'Iran et ne revint plus, — mais il avait montré la voie à ses descendants.

(1) Les dynasties qui succédèrent aux Taghlak sur le trône de Delhi, furent celles des Séyids (1414-1451) et des Afghans Lodis (1451-1525).

Démembrement de l'Empire indo-afghan.

L'invasion de Timour acheva de ruiner le prestige des sultans de Delhi. Jusqu'à la fin du xve siècle, l'Empire de Delhi ne fut plus qu'un sultanat du Doab, dépourvu de toute autorité sur les cinq autres Etats musulmans qui s'étaient constitués dans ses dépouilles, au Bengale, à Djaounpour, au Malwa, au Goudjerate et au Dékan.

Le royaume musulman de Bengale, fondé en 1202 par le mamelouk afghan Bakhtiyar Ghilji sur les ruines de l'ancien royaume bouddhiste de Magadha, se maintint sous des dynasties afghane, turque, abyssine et de nouveau afghane, jusqu'au milieu du xvie siècle. — Le sultanat de Djaounpour (1394-1477) fondé au moment de l'invasion de Timour par un vizir du sultan Mahmoud III, possédait l'Oude et la province de Bénarès. Les sultans de Djaounpour enrichirent leur capitale de monuments magnifiques comme la Mosquée Atala (1408), la Porte de Rubis ou Lal Darwaza et la Mosquée Cathédrale ou Djami Mesjid (1450). En 1477 ils furent vaincus par les sultans de Delhi, et leurs Etats firent retour au Domaine impérial —. Le Royaume musulman du Malwa (capitale Mandou) fut fondé en 1401 par le gouverneur afghan de cette province, qui profita de l'invasion de Timour pour se rendre indépendant. Il fut annexé en 1534 par le sultan du Goudjerate. — Le royaume musulman de Goudjerate (capitale Ahmedabad), fut également fondé par le gouverneur de la province, à qui l'invasion de Timour fournit l'occasion de secouer le joug impérial. Comme on vient de le voir, les Chahs du Goudjerate annexèrent en 1534 le royaume de Malwa. Dans le premier quart du xvie siècle, ils eurent à lutter contre les navigateurs portugais qui, ayant effectué la circumnavigation de l'Afrique, essayaient de s'établir sur les côtes du Konkan. Les chahs de Goudjerate unirent leur flotte à celle des Ottomans pour interdire aux nouveaux venus l'accès de la Mer d'Oman, mais ils furent vaincus par l'escadre de Francesco d'Almeida (1508) et ne purent empêcher les Portugais de l'établir à Diu (1513) (1).

(1) Dames, *Portugese and Turks in Indian Ocean*, J. R. A. S., janv. 1921

Le royaume musulman du Dékan, fondé en 1347 par la dynastie afghane des Bahmanides, était le plus considérable des Etats sortis du démembrement de l'Empire Ghouride (1). Cet Etat, qui eut pour capitale Koulbarga près d'Haïdérabad, comprenait les possessions actuelles du Nizam, le Bérar et presque tout le pays mahratte. Sur ce plateau du Dékan, plus salubre et plus tempéré que la plaine indo-gangétique, les aventuriers afghans que le hasard des guerres féodales avait conduits jusque-là, se trouvaient moins dépaysés que dans le Nord et s'adaptaient très vite. C'est ainsi qu'un sultanat iranien put s'établir et prospérer en plein milieu dravidien, dans une partie de l'Inde considérée jusque-là comme barbare. D'autre part, au contraire des princes musulmans de la région indo-gangétique qui, ayant complètement subjugué les royaumes indigènes, étaient réduits à s'entre-déchirer, les sultans bahmanides avaient devant eux un large terrain de guerre sainte, — et de pillage. En effet, malgré l'étendue de leurs domaines, les Bahmanides étaient loin de posséder le Dékan tout entier. Deux grands Etats hindous subsistaient à côté d'eux, le royaume de Warangal en pays télougou, et le royaume de Vijayanagar qui englobait l'Extrême-Sud du Dékan, c'est-à-dire les districts du Pennar, le Maïssore et le Carnate, depuis Kurnoul jusqu'au Cap Comorin. L'existence du sultanat bahmanide ne fut qu'une longue « Croisade musulmane » contre ces deux royaumes « païens ». En 1424 le bahmanide Ahmed Ier prit et détruisit Warangal. Les Bahmanides furent moins heureux contre l'autre royaume indigène. A diverses reprises ils défirent les radjahs de Vijayanagar, pillèrent leur territoire et vinrent assiéger leur capitale, mais sans jamais obtenir un résultat décisif. Tout le xve siècle se passa dans ces luttes qui prenaient parfois un tour romanesque, comme lorsque le radjah de Vijayanagar voulut en 1405 enlever au bahmanide Firoz une jeune Hindoue qu'il aimait.

L'Empire Bahmanide atteignit son apogée sous le règne de

(1) Cf. Gribble, *History of Deccan*, Londres, 1896, p. 11.

jus du raisin, mais combien plus douce la voix de l'amour ! Baber, saisis tous les plaisirs de la vie, la vie fuit pour ne plus revenir ! »

Mais ce poète se trouvait roi de Ghazna et de Ghor, capitaine d'une des meilleures compagnies de reîtres de son temps. Les Turcs Transoxianais qui l'avaient suivi dans son exil, les Afghans qui s'étaient ralliés à ses étendards, brûlaient de chercher gloire et fortune dans cette Inde musulmane où trônes et trésors appartenaient depuis trois siècles aux Mamelouks les plus audacieux, où des esclaves devenaient chaque jour sultans pour avoir assassiné leurs maîtres, où tout était à prendre ou à vendre. Baber lui-même ne pouvait rester sourd à la voix du passé. Son nouveau royaume afghan, c'était la citadelle d'où tous les héros d'épopée étaient partis à la conquête de l'Inde : C'était du château de Ghazna que le grand Mahmoud et Mohammed de Ghor étaient descendus cueillir les trônes du Pendjab et du Doab. Au reste, en s'engageant sur les routes de l'Inde, Baber n'y retrouvait-il pas les traces de son aïeul Timour, qui allaient le conduire aux champs historiques de Panipat ?

Fondation de l'Empire Mogol des Indes.

L'occasion qu'attendait Baber pour intervenir dans les affaires indiennes, se présenta en 1524. Le sultan de Delhi, Ibrahim II, de la dynastie des Afghans Lodis, s'étant brouillé avec son oncle Alam, celui-ci vint au Caboul demander l'appui de Baber. Baber s'empressa d'embrasser la cause du fugitif et, sous prétexte de le rétablir dans ses droits, envahit le Pendjab (novembre 1525). Il n'avait avec lui que 13.000 hommes, mais c'étaient des soldats de race, vétérans des vieilles guerres transoxianaises, appuyés en outre par une excellente artillerie. Le sultan Ibrahim II s'avança à sa rencontre avec 100.000 hommes et 1.000 éléphants de guerre La bataille se livra dans la plaine de

tr'égorgèrent. Les Mongols ne trouvèrent à Tchandéri que des cadavres (1528).

Les Radjpoutes étaient hors de combat. Baber se retourna contre le chef afghan Mahmoud Lodi, toujours maître de l'Oude. Il le chassa de cette province et le força à fuir au Bengale. Le roi de Bengale, afghan comme Mahmoud, embrassa sa cause. Mais Baber vainquit ce nouvel adversaire sur la Gogra et le força à reconnaître sa suzeraineté (1529).

En cinq ans de guerre et en deux batailles décisives, Baber avait fondé l'Empire Mongol des Indes ; cet Empire, il l'avait marqué de son empreinte personnelle, il en avait fixé pour deux siècles les caractères distinctifs. En effet, l'Empire de Baber et de ses successeurs qui semblait à certains égards la continuation du vieil Empire Afghan Ghouride, présentait en réalité un caractère entièrement nouveau.

Ce qui avait manqué jusque-là au sultanat de Delhi, c'était une base dynastique. Il existait bien depuis Mohammed de Ghor un Empire de l'Inde musulmane, mais comme cet Empire avait été fondé par une association d'aventuriers sans famille et sans passé, il restait toujours à la merci de nouveaux aventuriers plus audacieux. Les familles de Mameloùks se disputaient le trône de Delhi sans autre ordre de succession que le droit de l'assassin à remplacer sa victime. L'époque des « rois esclaves » comme on a appelé les mamelouks ghourides, est pleine de ces drames sanglants qui enlevaient toute stabilité politique à l'Inde musulmane. Ces incessantes révolutions de sérail et de caserne, empêchaient qu'il se créât dans l'Inde un droit musulman respecté et une notion claire de l'Etat.

L'avènement de Baber au trône des Indes, fit cesser cette anarchie. Timouride authentique et se réclamant par delà Timour des Grands-Khans gengiskhanides, il introduisit dans l'Inde un principe de droit et de légitimité : la légitimité mongole,le droit impérial timouride. Il fit valoir pour l'Inde les titres à la domination universelle qu'il tenait de son aïeul Timour et du prédécesseur de Timour, de Tchinkkiz Khan lui-même. Ce vieux droit mongol transforma

ses sujets musulmans de lieutenants plus fidèles que les radjahs d'Amber (1), Bihari Mal, son fils Baghwan Das (+1592) et son petit-fils Radjah Man Singh (+1615). Man Singh qui était le frère de lait d'Akbar, fut son ami le plus intime. Todar Mal, un autre de ces Radjpoutes ralliés (+1590) devint le bras droit d'Akbar, qui le nomma ministre des Finances (1577) et gouverneur du Bengale (1580) et qui pleura sa mort comme celle d'un fils.— Pour mettre fin à l'hostilité des deux races, Akbar favorisa de tout son pouvoir les mariages entre Mongols et Radjpoutes. Comme Alexandre le Grand épousant Roxane, il donna lui-même l'exemple des unions entre vainqueurs et vaincus, en prenant pour femme la fille de Bihari Mal, sœur de Baghwan Das (1561). Son fils, Djahanguir épousa de même la petite-fille du radjah de Marwar (Djodhpour). D'autres unions entre les princes timourides et les dynasties d'Adjmir et de Bikanir complétèrent cette grande œuvre. On a pu dire avec raison que durant le règne d'Akbar et de ses deux premiers successeurs, l'Empire Mongol de l'Inde fut un Empire Mongol-Radjpoute : C'est ce qui fit sa force et sa solidité.

Fort de l'alliance intime de ses « Mongols » et des Radjpoutes, Akbar put en finir avec les derniers Etats musulmans autonomes de l'Inde septentrionale. En 1573, il fit prisonnier le Chah du Goudjerate et annexa son royaume. Il annexa de même le Bengale en 1580, le Cachemire en 1586 et le Sind en 1592. Puis il s'occupa du Dékan.

A l'avènement d'Akbar, le Dékan était toujours partagé entre les cinq royaumes musulmans du Bérar, d'Ahmednagar, de Bidar, de Bidjapour et de Golconde. Le nombre de ces Etats fut réduit à quatre en 1572, à la suite de la conquête du Bérar par le roi d'Ahmednagar. Le royaume d'Ahmednagar venait donc de doubler l'étendue de son territoire, lorsque Akbar en entreprit la conquête (1595). Mais ce royaume avait pour lors à sa tête une héroïne extraordi-

(1) Dynastie actuelle de Djeypour.

séjour de Versailles les plus redoutables maisons féodales en dociles instruments de règne. A Delhi comme à Versailles, l'abaissement, la domestication de la féodalité furent obtenus sans que les intéressés pussent se plaindre, tant le maître apportait de courtoisie dans ses rapports avec eux. Pour la première fois sur ce vieux sol de l'Inde où les seigneuries poussaient aussi inextricables que les essences de la jungle, l'Etat Central s'imposa sans conteste. L'administration mongole constitua en effet un Etat véritable, au sens européen du mot. Elle eut son premier ministre (*wakil*), son ministre des Finances (*vizir*), son généralissime (*khan khanan*), son ministre de la Cour (*bakhshi*), son garde des sceaux (*sadr*), ses dix-huit vice-rois ou *soubhadars*, sa classe de « fermiers généraux » et de « partisans » ou *zémindars*. Les titres existaient déjà sous les Afghans, mais ce furent les Mongols qui régularisèrent les fonctions et les utilisèrent au mieux des intérêts de l'Etat. Dans cette armée de fonctionnaires, les cadres étaient fournis par les Persans, seuls capables par leur éducation et leurs aptitudes naturelles de s'élever jusqu'à la notion moderne de l'Etat. *Les Persans aux affaires, les Turcs et les Radjpoutes aux armées*, le génie d'Akbar sut mettre chacun à sa place et ainsi fut construite dans ses rouages les plus délicats la formidable armature de l'Etat mongol. Le ministre des Finances d'Akbar, le grand radjpoute Todar Mal put mettre sur pied un budget annuel de deux milliards. L'impôt foncier seul produisit 500 millions. L'armée permanente compta 140.000 hommes, chiffres colossaux pour l'époque et qui, stupéfiaient les contemporains de Henri IV et de Louis XIV (1).

En brisant la toute-puissance des gouverneurs et de la noblesse musulmane, Akbar entra en rapports directs avec la masse indigène. Elle était avant lui effroyablement malheureuse. « Si le receveur du Divan, dit un auteur musulman, prétend cracher dans la bouche des Hindous, qu'ils ouvrent la bouche. Ces humiliations doivent marquer l'in-

(1) Cf. W. Irvine. *The army of Indian Moghuls*, L. 1903.

lectes pracrits employés par les indigènes, trois langues étaient en usage chez les Musulmans de l'Inde : le turc oriental, langue des premiers Timourides; l'arabe, langue sacrée du Coran et le persan, langue de la Cour et des chancelleries. Quand l'Inde fut unifiée par Akbar, il fallut, pour la commodité de l'administration impériale, créer un véhicule linguistique plus général que les divers dialectes antérieurs. Ce fut l'*hindoustani*, que l'on appella aussi l'*ourdou*, ou *langue du Palais* mongol. Ce dialecte qui ne cessa de prendre de l'extension au détriment des autres, est parlé aujourd'hui par cent millions d'hommes de toute race et de tout culte (1). A ce point de vue comme à tant d'autres, l'administration d'Akbar et de ses successeurs contribua à rapprocher le génie des races et prépara l'unité matérielle et morale de l'Inde.

La pensée d'Akbar.

Quelle qu'ait été la valeur militaire et administrative d'Akbar, elle fut presque éclipsée par sa valeur philosophique. Chez lui comme chez Marc-Aurèle, l'homme fut plus grand encore que l'Empereur.

Akbar avait été élevé dans l'orthodoxie musulmane, dans le *Sunnisme*, qui était le rite de la famille Timouride. Mais sa pensée ne tarda pas à s'affranchir de la tyrannie du dogme pour s'élancer librement à la recherche de la vérité. Dans cette voie, il se heurta à l'opposition du clergé orthodoxe, à la puissante corporation des *oulémas* qui constituaient un Etat dans l'Etat, d'autant plus respectés ici que la vie des Musulmans de l'Inde était une perpétuelle guerre sainte contre les païens. Akbar entreprit une lutte sans merci contre la toute-puissance de cette classe sacerdotale. Il exila les plus fanatiques des oulémas et força les autres à reconnaître sa suprématie, même en matière religieuse. C'était abaisser le pouvoir théocratique devant le pouvoir civil et, comme

(1) Cf. Garcin de Tassy, *Histoire de la littérature hindoue et hindoustanie*, 2ᵉ éd. P. 1880. — *La langue et la littérature hindoustanies*, P. 1870-1878.

jour je visite l'église, un autre jour la mosquée, mais de temple en temple je ne cherche que Toi !... Tes élus n'ont rien de commun avec l'hérésie ni avec l'orthodoxie, car aucune d'elles ne pénètre jusque dans le sanctuaire de la vérité. Je laisse l'hérésie à l'hérétique, la religion à l'orthodoxe et, semblable au marchand d'encens, mon âme recueille le parfum de chaque feuille de rose. » Jamais en aucun temps, l'âme humaine ne s'est élevée d'un vol plus pur, pour atteindre, par delà les religions positives, la Religion éternelle, la conception idéale du Divin. C'est l'immortel honneur des doctrines chiites de s'être haussées à ce niveau, d'avoir retrouvé, par delà la barrière de l'incompréhension des races, l'athmosphère sereine du *Sermon sur la Montagne*.

A de telles altitudes, Abkar ne conservait presque plus aucun contact avec les dogmes islamiques. Il n'admettait plus l'éternité de l'Enfer qui lui semblait contraire à la miséricorde infinie de Dieu, mais pensait que les âmes des damnés doivent pouvoir se racheter dans le cycle des réincarnations, car il avait emprunté au brahmanisme, en la moralisant d'ailleurs, la croyance à la métempsycose. Bien que très sobre lui-même, il autorisait malgré le Coran, l'usage du vin. Malgré le Coran, il mangeait du porc. En revanche, il est vrai, il respectait le précepte brahmanique qui interdit d'immoler le bœuf, mais sans doute rendait-il à cette défense sa signification originelle, très noble en un pays où le bœuf est plus particulièrement le compagnon inséparable de l'agriculteur. « L'Empereur, gémit le dévot Badaoni, permet tout ce que l'Islam défend ! » Il fit plus, il nia le caractère divin du Coran et les miracles de Mahomet. Il enleva au Mahométisme son privilège de religion d'Etat. En 1593, il publia un édit de tolérance qui, par la noblesse de son inspiration et sa haute valeur politique, ne peut être comparé qu'à notre *Edit de Nantes*. Par cet acte solennel, Akbar autorisa et invita tous les Hindous qui, sous les précédents gouvernements, avaient été convertis de force au Mahométisme, à revenir librement à leur ancienne foi. C'étaient, appliqués à l'Inde, les mêmes prin-

ble la patrie même de la spéculation philosophique, l'Empereur bouddhiste du IIIe siècle avant notre ère et l'Empereur musulman du XVIe siècle après J.-C., aient, malgré l'abîme du temps et des civilisations, retrouvé les mêmes principes éternels. Si l'on ajoute à ces deux grands noms, celui d'un autre Empereur, né en Occident celui-là, — « le divin Marc-Aurèle » —, on aura évoqué tout ce que l'humanité a produit de plus élevé. Açoka, Marc-Aurèle, Akbar — quel triptyque de toute sagesse véritable !

Açoka et Marc-Aurèle avaient ignoré le Christianisme. Akbar le connut et l'aima. Les Jésuites portugais avaient fondé un couvent à Goa. En 1580, Akbar les invita à lui envoyer des missionnaires pour l'instruire de leur religion. Les Jésuites obéirent avec joie. Ils reçurent un appartement au palais impérial d'Agra. Ils présentèrent à l'Empereur un exemplaire des Evangiles que celui-ci fit traduire en persan pour son usage. Akbar fut si frappé de la beauté du Christianisme qu'il confia aux Jésuites l'éducation de son fils Mourad. Les Jésuites reçurent l'autorisation de fonder des églises à Cambaye, à Agra, à Lahore. A Cambaye, notamment, ils baptisèrent de nombreux indigènes. A Agra, Akbar se rendait parfois à leur chapelle et y priait à genoux.

Il ne faudrait pas se tromper sur la signification des diverses manifestations religieuses d'Akbar, y voir je ne sais quel dilettantisme archéologique analogue, par exemple, à la curiosité qui animait, au IIe siècle de notre ère, l'Empereur romain Hadrien. La curiosité intellectuelle d'Akbar était d'une autre nature que celle du fils adoptif de Trajan. Aucune âme ne fut plus profondément religieuse que la sienne, plus altérée de vérité ; aucune ne ressentit davantage l'inquiétude métaphysique latente au cœur de l'homme. Quand Akbar passait ses nuits à interroger les *soufis* persans, les Brahmanes hindous, les religieux portugais, les prêtres parsis ou bouddhistes, ce n'était point là passe-temps d'esthète ou d'érudit. Toute sa vie, sa grande âme aspira comme celle de Gœthe mourant, à « plus de lumière ». A défaut de système qui le satisfît entièrement,

haut des terrasses de son palais, saluait des cent appellations sanscrites le char divin. « A peine Sa Majesté avait-elle fini de réciter les cent un noms du Grand Astre, et paraissait-elle sur le balcon, que la foule d'Hindous et de Musulmans se jetait face contre terre. Des brahmanes donnaient une autre liste des cent un noms appliqués au Soleil. Et ils appelaient l'Empereur une incarnation du soleil semblable à Rama et à Krichna ! »

Le fameux *Millenium*, la création d'une religion impériale, ne fut pas autre chose, à bien des égards, qu'un retour au Parsisme et au Védisme, à un parsisme et à un védisme syncrétiques, enrichis de charité bouddhique, de mysticisme chiite et de simplicité musulmane. « Dieu était la Beauté, Dieu était la Bonté. Lumière supérieure, il avait le soleil pour symbole. Le nouveau culte différait peu du culte parsi. Honneurs rendus au Feu Sacré. Honneurs rendus au Grand Astre. A l'année lunaire des Musulmans Akbar substitua une ère nouvelle qui commençait à son règne, et déclara qu'il était le Mahdi attendu par les Millénaires (1) ». — Il était le Mahdi du monde indo-iranien. Avec les humanistes du XVIe siècle, la Renaissance Occidentale avait retrouvé, par delà les dogmes chrétiens, le naturalisme hellénique, l'âme païenne. Par une évolution analogue, la Renaissance iranienne, commencée avec les poètes soufis du Moyen Age, continuée sous les Timourides et les Séfévides, finit, sous Akbar, par rejeter le dogme musulman. Elle découvrit l'antique poésie naturaliste des pâtres indo-iraniens, le culte solaire, si simple et si grandiose, du Parsisme, l'extase panthéiste de l'Inde brahmanique, la pitié universelle du Bouddha. La pensée d'Akbar, c'est l'âme indo-iranienne qui, se réveillant du sommeil de l'Islam, reprend conscience d'elle-même.

On pourrait s'étonner qu'un rôle aussi considérable dans l'évolution de la pensée indo-iranienne soit échu précisément à un prince « mongol ». Mais il faut se souvenir que

(1) La Mazelière, *Essai sur l'évolution de la civilisation indienne* (Plon, édit.).

dant sa cour ne différa guère de celle d'Akbar. Elle fut tout aussi persane, peut-être même davantage par suite du recul des influences hindoues. La mode était d'ailleurs aux réminiscences achéménides et sassanides : les deux premiers fils de Djahanguir s'appelèrent Khosrau (Khosroès) et Parviz ; un de ses petits-fils se nomma Dara (Darius).

Le règne de Djahanguir fut marqué au Dékan par un recul de l'autorité impériale. Un aventurier musulman nommé Mélik Amber restaura le royaume d'Ahmednagar, conquis quelques années auparavant par Akbar. S'il ne réussit pas à reprendre la ville même d'Ahmednagar, il s'établit dans les forteresses voisines, Daulatabad et Aurengabad, d'où il repoussa jusqu'à sa mort toutes les attaques des Mongols (1607-1626). A l'intérieur le règne du fils d'Akbar fut dominé par l'influence de l'impératrice Nour Mahal. Cette femme, aussi intrigante que belle, exerçait sur l'esprit du faible Djahanguir une autorité absolue. La faveur dont elle jouissait poussa à la révolte le fils même de l'Empereur, le prince Khourram, et son meilleur général, Mahabet-khan. Ce dernier fit prisonnier Djahanguir au passage du Djhélam en 1626, mais Nour Mahal réussit par son courage et son adresse à délivrer le captif. Djahanguir étant mort un an après cette tragédie, le prince Khourram monta sur le trône sous le nom de Chah Djahan « le Roi du Monde » (1627-1659). Oubliant ses griefs contre la famille de l'impératrice Nour Mahal, le nouveau padischah épousa la nièce de cette princesse, la belle Moumtaz Mahal pour laquelle il fit construire le célèbre mausolée du Tadj-Mahal.

Chah Djahan reprit la conquête du Dékan, négligée pendant le règne précédent. En 1636, le prince Aurengzeb, troisième fils de l'Empereur, annexa définitivement l'ancien royaume d'Ahmednagar (prise de Daulatabad sur le fils de Mélik Amber). En 1650 Aurengzeb se fit donner la vice-royauté du Dékan, avec le dessein de soumettre les trois autres sultanats du pays : Golconde, Bidar et Bidjapour. Il attaqua Golconde par surprise et cette ville était sur le point de succomber quand un ordre de la cour impériale le força à lâcher prise (1655). Aurengzeb se rabattit sur

Bidar qu'il enleva, et sur Bidjapour qu'il assiégeait, quand, là aussi, un exprès du gouvernement de Delhi lui interdit de continuer la lutte (1656).

L'inspirateur des ordres envoyés à Aurengzeb était son frère aîné, Dara, qui, tout puissant auprès du vieux Chah Djahan, se posait en co-empereur. Dara était chéri de son père et de ses sujets pour ses brillantes qualités, sa piété filiale, son amour du peuple, l'intérêt qu'il portait à l'élément indigène et qui était conforme aux enseignements du grand Akbar ; mais il était emporté, téméraire, et aussi léger qu'Aurengzeb était dissimulé et réfléchi. Aurengzeb n'eut aucune peine à réunir contre Dara ses deux autres frères Shoudja, gouverneur du Bengale et Mourad, gouverneur du Goudjerate, — et la guerre civile commença (1).

Shoudja marcha le premier sur Delhi, mais il fut battu par les Impériaux et rejeté au Bengale. Aurengzeb et Mourad furent plus heureux. Ils vainquirent Dara à Fatehgarh et vinrent assiéger leur père dans Agra. La ville pouvait résister longtemps. Mais Aurengzeb sut persuader au vieil Empereur de se rendre. Quand il le tint à sa merci, il le relégua dans un appartement du palais qui devint une véritable prison (1658). Puis Aurengzeb se débarrassa par une autre trahison de son frère et allié Mourad ; il le fit arrêter, juger, condamner à mort, et fut encore assez hypocrite pour verser des larmes en apprenant son supplice. Il fit de même exécuter son frère aîné, Dara, qui avait été fait prisonnier après sa défaite. Il eut même la cruauté d'envoyer la tête de Dara au malheureux Chah Djahan dans sa prison (1659). Enfin il chassa du Bengale son dernier frère, Shoudja, qui trouva une mort obscure sur les côtes de Birmanie (1660).

Les trois frères d'Aurengzeb étaient morts. Il tenait son père en captivité. Le trône lui appartenait.

(1) Cf. Jadunath Sakar, *History of Aurengzeb*, T. I, *Reign of Shah Jahan*.

Dans tous les domaines la politique d'Aurengzeb fut aussi funeste. Tandis qu'au point de vue territorial il doublait l'Empire d'Akbar, il en sapait les fondements historiques. Il augmentait l'étendue et il ruinait les bases de l'Etat Timouride. Cet Etat, tel que l'avaient constitué Baber, Houmayoun et Akbar, reposait essentiellement sur la collaboration de l'élément musulman et de l'élément indigène. Par son sectarisme, par son étroitesse d'esprit, Aurengzeb rendit cette collaboration impossible. Et malheureusement pour lui, il mit au service de son intolérance une volonté de fer. Sans doute, avant lui, Mahmoud le Ghaznévide et Timour avaient déjà prêché l'Islam par le pal et le cimeterre. Mais chez le Ghaznévide, grand détrousseur de temples et briseur d'idoles, il y avait toute la fougue du tempérament turc avec de belles violences de reître médiéval. Chez Timour, si bigot à ses heures, si casuiste en matière canonique, on retrouvait un héroïsme de cape et d'épée, à la manière castillane, qui excusait bien des mômeries. Rien de tel chez Aurengzeb. A le voir couvrir de motifs pieux ses plus odieuses vengeances, on le prendrait simplement pour un hypocrite. Mais on ne lui connaît pas de faiblesse humaine. Il jeûne, il se mortifie, il vit comme un moine, l'esprit tendu, la conscience en éveil pour éviter le péché ; à chaque instant il se demande avec angoisse s'il sera sauvé. Et avec cela une cruauté atroce, à froid. En somme, un des plus sinistres représentants de l'orthodoxie coranique.

Le troisième successeur du grand Akbar se dresse ainsi en opposition absolue avec son aïeul. Autant le monarque de la Renaissance avait été libéral, généreux et magnifique, autant le souverain du XVIIe siècle finissant fut fanatique et sombre. Akbar ressemblait à notre Henri IV. Aurengzeb évoque les plus inquiétantes figures de l'histoire européenne. Par sa fourberie invétérée, son goût des guet-apens et des trahisons, il rappelle Louis XI. Par la gravité perpétuelle de son maintien, son humeur triste, son souci de décence et de dignité, par ses perpétuelles citations pieuses, ses bourreaux et ses supplices, c'est le Philippe II de l'Escurial. Et c'est aussi Louis XIV, — le Louis XIV finissant de

de Lahore, ou sur les terrasses de Delhi et d'Agra. Le plus célèbre des poètes indo-musulmans, Emir Khosrau de Delhi (1253-1325), imita Nizami et Sâdi, leurs chants d'amour et leurs poèmes mystiques. Il traita tous les thèmes favoris du classicisme persan : la gloire et les malheurs de Khosrau et de Shirin, la passion de Maghnoun et de la belle Leila, les aventures de Bahram Gòr le vieux chevalier sassanide, le Miroir d'Alexandre le Grand (qui était lui aussi depuis longtemps naturalisé iranien). Le poète Hassan de Delhi (+ 1326) imita Hâfiz et Omar Khayam dans de légères chansons bachiques qui ont la grâce et la fraîcheur d'Anacréon. L'influence persane tempéra ainsi dans l'Inde la rigueur de l'Islam. « Malgré Mahomet on buvait du vin, on mâchait du hachich, on faisait des vers au rossignol, aux roses, à la lune (1) ».

Malgré toute sa somptuosité, l'Inde des radjahs ne pouvait faire oublier aux conquérants venus du Nord-Ouest le charme plus discret de la Perse élégante, amoureuse et chevaleresque. D'ailleurs les maîtres musulmans superposés à la masse indienne, restèrent toujours à l'état d'aristocratie oisive et guerrière. Or aucune littérature ne convient mieux que la littérature persane au rôle de passe-temps de cercles aristocratiques. Tout dans cette littérature distinguée, mais mièvre, sentimentale et conventionnelle, contribue à en faire une littérature de cour. C'est ce qui explique que dans le monde musulman non arabe la langue et la littérature persanes soient encore aujourd'hui la langue de la diplomatie et la littérature des cours. Il était donc tout naturel que l'influence des beaux esprits de Chiraz et d'Ispahan fût prépondérante à Delhi.

Quand les Timourides s'établirent dans l'Inde, ils étaient déjà iranisés. Voyez les portraits de Baber, d'Houmayoun, de Chah Djahan et d'Aurengzeb, délicates figures persanes à l'ovale parfait, au noble profil, à la barbe soignée, aux grands yeux orientaux, à l'élégance aristocratique et qui rappelle nos Clouet. Ce sont des seigneurs d'Ispahan et de

(1) La Mazelière, *Essai sur l'évolution de la civilisation indienne* (Plon).

lourdeur et la surcharge hindoues y sévissent sans contrepoids.

Jusque-là on a l'impression que la puissante somptuosité de l'art indien comme la splendeur de la nature tropicale s'est imposée presque impérativement aux conquérants du Nord. Devant l'accablement de tant de richesse, ceux-ci ont d'abord cédé. Ils n'ont réagi que plus tard, à partir du XIVe siècle, en reprenant conscience de leur idéal propre, qui comme celui de tous les hommes de leur race, était l'idéal arabo-persan. La *Porte d'Alaeddin* à Delhi est déjà plus pure, plus iranienne. Avec la Dynastie des Taghlak, la surcharge hindoue s'ordonne. Sans renier ses origines djaïnas, l'art devient plus sobre et plus sévère. Cette simplification progressive aboutit sous les Timourides à la fusion harmonieuse de l'art djaïna et de l'art persan et à la naissance d'un art nouveau, véritablement original et classique.

La conquête de Baber amena dans l'Inde une nouvelle vague d'influences persanes. « Avec les Grands Mogols, dit M. Saladin, l'influence persane se dessine nettement. Le style des monuments qu'ils ont laissés se rattache si étroitement à l'architecture musulmane de la Perse, qu'on pourrait le considérer comme une variété de l'Ecole Persane. Au XVIe siècle, la Perse a joué, relativement à l'Art hindou le même rôle que l'Italie de la Renaissance vis-à-vis de la France. L'art persan a été pour l'Inde une sorte de thème sur lequel ont brodé les artistes du pays avec leurs idées particulières et en se servant de procédés différents de ceux des Persans, — ce qui se comprend si l'on se rappelle qu'à la Cour de Timour-lenk la culture artistique et littéraire était presque exclusivement persane. D'un autre côté, la vallée de l'Indus était à moitié persane de religion et de nationalité. »

Mais le sol de l'Inde n'offrait pas aux architectes les mêmes matériaux que le sol iranien. Ce qui distingue dès l'abord des monuments analogues de l'Iran les œuvres de l'architecture indo-persane, c'est le remplacement des revêtements de faïence par le marbre et la pierre dure. Les

kiang, du Fo-kien et du Kouang-toung vivaient d'une vie provinciale intense que n'avait pu affaiblir la centralisation mongole. C'est dans ces ruches humaines du Fleuve Bleu et de la région cantonaise, que, plus d'un siècle après sa mort, le *Conquérant du Monde* connut sa première défaite : C'est de là que partit le mouvement révolutionnaire qui bouta les Mongols hors du *Royaume Fleuri*.

La révolte contre les Mongols éclata en 1352 dans toutes les provinces du Yang-tsé et de la région cantonaise. Elle affecta d'abord un caractère sporadique. Réprimée sur un point, elle reparaissait sur un autre. Ce qui prouve bien qu'elle répondait à un mouvement profond des masses populaires, c'est que pendant longtemps elle ne fut pas organisée. Les chefs révoltés, — tels l'aventurier Tching Yéouléang au Hou-pé, et le corsaire Fang Koué-tchin au Tchékiang,— ne cherchaient nullement à coordonner leurs efforts. Quand ils avaient réussi à chasser les Mongols d'une province, ils se la disputaient les armes à la main. A la vérité tous ces libérateurs du sol national se conduisaient en pillards féroces. C'étaient autant de capitaines d'écorcheurs à la tête de « Grandes Compagnies » analogues à celles qui, vers la même époque, désolaient la France. Vers 1360 toute la Chine au Sud du Yang-tsé était délivrée des Mongols, mais restait en proie à une affreuse anarchie. La situation changea lorsque, parmi tant d'aventuriers sans lendemain, il s'en trouva un qui, à ses talents militaires, joignit une politique suivie et le souci du bien public.

L'homme qui devait discipliner et faire triompher le mouvement révolutionnaire, s'appelait Tchou Youen-tchang, mais comme il devait être connu par la suite sous le nom de règne de Hong Wou, c'est sous ce nom que nous le désignerons désormais (1). C'était le fils d'un pauvre laboureur du Ngan-hoeï. Son père, pour assurer sa carrière et ménager ses forces, — car l'enfant était d'une intelligence remarquable, et d'une constitution délicate, — l'avait fait entrer comme novice dans un couvent de bonzes. Mais le jeune

(1) Cf. Abel Rémusat, *Nouveaux Mélanges Asiatiques*, II, 4-20.

moine ne manifestait qu'un goût médiocre pour la vie religieuse. S'il garda de son passage chez les bouddhistes une grande douceur de mœurs, des sentiments d'humanité et de modération rares, il n'avait rien d'un contemplatif. Ingénieux, adroit, à la fois remuant et sage, sa qualité maîtresse était l'esprit politique. L'exemple des grands aventuriers de cette époque lui enseignait comment, de manant, on devient grand seigneur. Un jour, n'y tenant plus, il jeta son froc aux orties et alla rejoindre les insurgés. Sa réputation de capitaine fut bientôt établie. Il eut son armée à lui, formée comme celles de ses rivaux de jacques et de spadassins, mais que les paysans considéraient d'un meilleur œil parce qu'il interdisait le pillage. Cette politique, humaine et adroite, porta ses fruits. En 1356, Hong Wou enleva aux Mongols Nankin et les autres villes du Yang-tsé inférieur. Il fit de Nankin sa capitale et y constitua un gouvernement régulier que les populations, fatiguées de la guerre civile, accueillirent avec joie. Toutefois, avant de mener à bien la reconquête chinoise, Hong Wou eut à triompher des différents chefs de bandes qui, étaient comme lui candidats à l'Empire. En 1363, il vainquit le plus redoutable d'entre eux, Tching Yéou-léang et s'empara de ses possessions (Houpé, Hou-nan et Kiang-si). En 1367, il enleva à d'autres aventuriers le Kiang-sou et le Tché-kiang, puis le Fo-kien et la région cantonaise. Maître de presque toute la Chine Méridionale, il put alors entreprendre la conquête de la Chine du Nord sur les Mongols.

L'Empereur Hong Wou.
Expulsion des Mongols.

On s'est demandé pourquoi la dynastie Mongole était restée inactive devant la perte de ses provinces. C'est qu'à ce moment même son attention était détournée des affaires chinoises par un grave péril qui la menaçait du côté du Nord : Les tribus de la Mongolie, avaient profité des embarras dé leurs cousins de Pékin pour essayer de conquérir le

en 1403 Kien Wen, prince faible et inexpérimenté, fut détrôné et remplacé par son oncle, Yong Lo, fils cadet de l'Empereur Hong Wou. C'était une usurpation, mais qui répondait aux nécessités du moment. La Chine, encore en pleine lutte contre les Mongols, avait besoin d'avoir à sa tête, non un jeune homme timide, mais un vrai chef de guerre. A cet égard l'élévation de Yong Lo fut des plus heureuses. Le nouveau monarque passa les vingt ans de son règne (1403-1424) à cheval dans les sables du Gobi ou les neiges de la frontière sibérienne. Avec lui, la Chine allait inaugurer une politique entièrement nouvelle. Malgré plusieurs expéditions préventives en Mongolie, Hong Wou n'avait voulu que restaurer l'indépendance chinoise. Yong Lo entendit rétablir en Asie le Grand Empire des Han et des Tang.

Dès son avènement, Yong Lo affirma l'orientation de sa politique en portant sa capitale de Nankin à Pékin (1410). C'était la première fois que la nation chinoise reconnaissait la qualité de métropole à la cité tartare du Pe-tchi-li. Jusque-là, en effet, Pékin avait été seulement la Ville du Khan, *Khanbalik*, la résidence favorite du maître étranger. Comme souvenirs historiques, elle n'avait que ceux des Turcs Khitaï, des Mandchous Niutchi, ou des Mongols. Par ses affinités tartares, par sa proximité de la steppe, par son climat, c'était une cité presque extérieure à la Chine, une ville frontière. Le Pe-tchi-li tout entier, tant que la Chine s'était appartenue, n'avait été considéré que comme une Marche. Le siège de l'Etat chinois avait été tour à tour au Chen-si et au Ho-nan, au Kiang-sou et au Tché-kiang — jamais au Pe-tchi-li. Les capitales historiques de l'Empire étaient Si-ngan, Honan-fou, Caï-fong, Hang-tchéou et Nankin. Le choix de Pékin comme métropole est une des conséquences de l'occupation étrangère. Hong Wou, le premier Ming, était dans la tradition chinoise quand il mettait sa résidence à Nankin, ville moins vulnérable et plus centrale. Yong Lo, au contraire, en transportant sa cour dans l'an-

lance sévère de la part des premiers Ming. Hong-Wou supprima une partie des honneurs traditionnellement accordés à la Papauté Taoïste (Cf. Imbault-Huart, *J. A.*, 1884, II, 452).

Politique de Kien Loung au Tibet.

De même qu'il régla définitivement les affaires du Turkestan, l'Empereur Kien Loung en finit avec la question tibétaine. Cette *Question Tibétaine* qui était celle du pouvoir temporel de l'Eglise Lamaïque, c'était un peu la *Question Romaine* de l'Asie. La Chine, protectrice des droits de l'Eglise, devait périodiquement intervenir pour protéger la théocratie contre les empiétrements des seigneurs laïques, contre les révoltes du nationalisme tibétain, contre les convoitises des nations voisines.

En 1747, le premier ministre tibétain Gyourmed Namgyal organisa un complot pour chasser les Chinois. Prévenus à temps, les deux commissaires impériaux Fou Thsing et La Pou-touen le mandèrent auprès d'eux et le firent exécuter. Mais la révolte qu'il avait fomentée éclata aussitôt. Le peuple se jeta sur le palais des deux commissaires et les massacra. Tous les résidents chinois qu'on put saisir, furent mis en pièces. Les moines suspects de sympathie pour la politique chinoise furent eux-mêmes traqués (1750). Kien Loung envoya aussitôt au Tibet une puissante expédition. La mort de Gyourmed Namgyal, en privant les révoltés de leur chef, les laissait désemparés. Dès que l'armée chinoise apparut devant Lhassa, ils se soumirent (1751). Les Chinois, loin de se livrer à des représailles, rétablirent l'ordre avec beaucoup de modération et de tact.

Kien Loung profita de cette occasion pour donner un statut définitif au pays. Le régime théocratique fut intégralement restauré. Pour couper court aux arrière-pensées des clans laïques, on conféra au *Dalaï-lama* le titre de Roi temporel du Tibet. La politique chinoise, en effet, ne pouvait trouver de meilleure garantie contre l'humeur belliqueuse ds Tibétains que de les subordonner en tout à leur clergé. Elle annihilait ainsi ce peuple comme puissance politique et militaire. Mais comme elle exaltait d'autant l'influence spirituelle de l'Eglise lamaïque, elle prit également ses pré-

exécuté. Au dernier moment, le Ciel sauva son envoyé (miracle d'Enoshima) et Nichiren fut seulement exilé dans l'îlot de Sadoshima qui fut le Pathmos de cette âme ardente. Il mourut dix ans après, à soixante ans. Ses disciples formèrent un nouvel Ordre religieux, l'*Ordre des Hokke*. Mais, telle était la malice du siècle que les moines de Nichiren eux-mêmes se mirent à posséder des richesses immenses, à devenir un Etat dans l'Etat, à disputer, les armes à la main, aux autres communautés religieuses les biens de ce monde. En 1532, ils expulsèrent l'*Ordre Monto*, du monastère de Yamashina près de Kyoto. En 1537 ils livrèrent dans les rues de Kyoto une bataille terrible aux moines de Tendaï... A vouloir entrer dans la hiérarchie féodale, l'Eglise bouddhique avait gagné la terre, mais elle avait perdu le ciel. Et toute la flamme des grands mystiques du XIIIe siècle n'était pas parvenue à la purifier.

L'Art japonais à l'époque féodale. L'Ecole de Tosa et l'École de Kano.

Le Moyen Age japonais ne marqua pas, comme le nôtre à son début, un recul général de la civilisation. Au Japon, la civilisation antique subsista à côté de la société féodale. Pendant tout le Moyen Age, il y eut ainsi deux Japon : un Japon d'épopée, celui des Minamoto, des Hojo et des Ashikaga, avec sa chevalerie héroïque, ses moines-soldats, ses vendettas et ses carnages, — et un Japon de rêve et de légende, avec ses mœurs de cour raffinées, ses empereurs esthètes, ses cénacles de poètes et d'artistes. L'un et l'autre se complètent. Ils représentent le double aspect du passé, avec sa rudesse et son mystère, la folie de ses preux et les songes de ses sages. C'est à leur rencontre que le Nippon batailleur et charmant, — « pays de mousmés, pays de guerre » —, doit son prestige et son attrait.

L'époque des Hojo et des Ashikaga vit se développer une école de peinture originale, *l'Ecole des Tosa*. C'était une école éminemment aristocratique, inspirée par la vie raffi-

---

Chapitre II

LA PERSE AUX TEMPS MODERNES

1. — *L'Epoque Séfévide.*

2. — *Nadir Chah.*

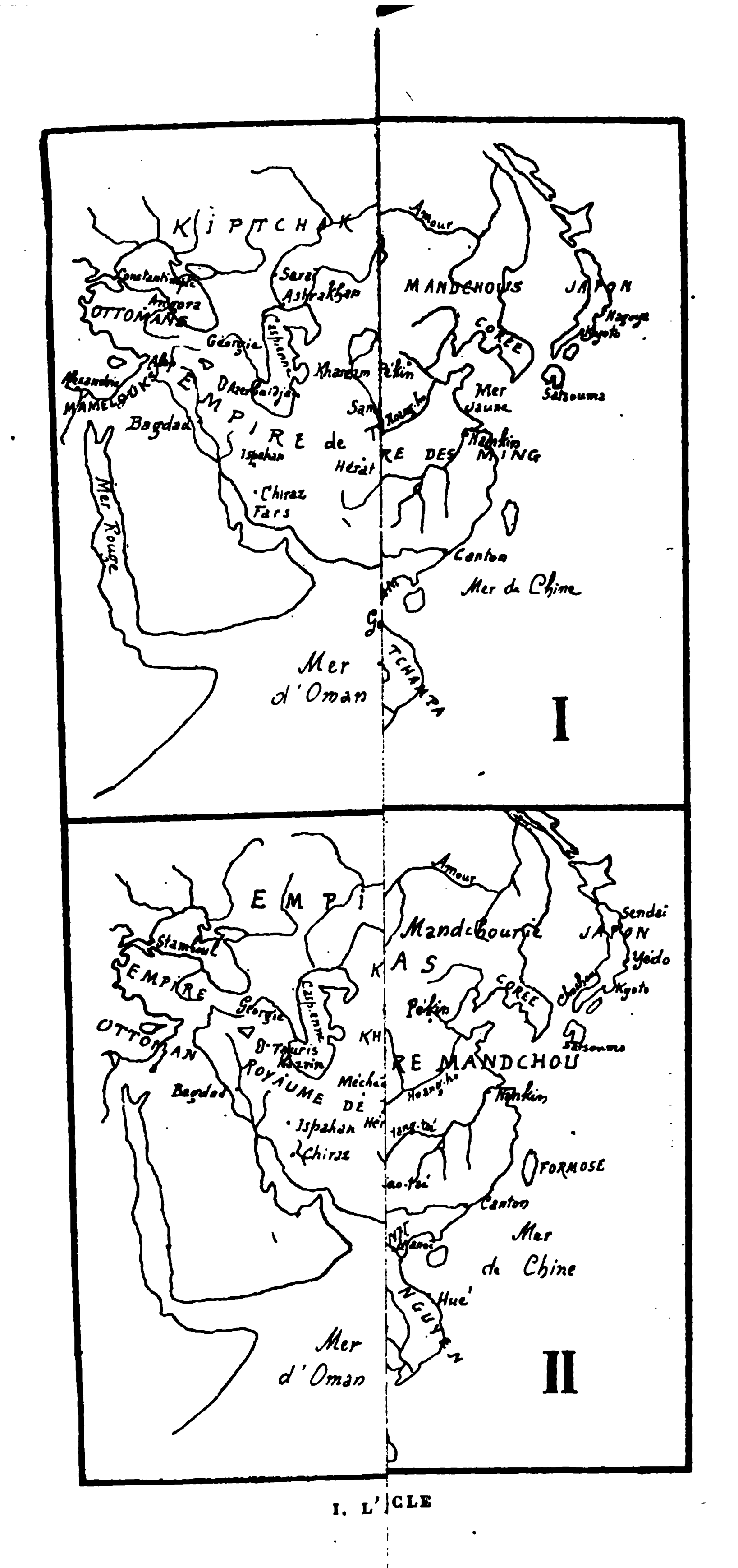
Chapitre III

L'INDE MUSULMANE. LES GRANDS MOGOLS

1. — *Les Conquérants de l'Inde.*

2. — *L'Empire Mogol des Indes.*

3. — *La réaction hindoue.*


KIPTCHAK
Amour
Constantinople
Angora
OTTOMANS
Saraï
Astrakhan
MANDCHOUS
JAPON
Nagoya
Kyoto
CORÉE
Géorgie
Caspienne
Kharezm
Pékin
Mer Jaune
Satsouma
Alexandrie
MAMELOUKS
Alep
EMPIRE de
Azerbaïdjan
Sam
Bagdad
Ispahan
Hérat
RE DES MING
Nankin
Chiraz
Fars
Mer Rouge
Canton
Mer de Chine
Mer d'Oman
TCHAMPA
I
EMPI
Amour
Stamboul
Mandchourie
JAPON
Sendai
Yédo
Kyoto
KAS
EMPIRE
OTTOMAN
CORÉE
Géorgie
Caspienne
Pékin
Satsouma
Tauris
Kazvin
KH
RE MANDCHOU
ROYAUME DE
Méched
Bagdad
Nankin
Ispahan
Chiraz
FORMOSE
Canton
Mer de Chine
Hanoï
Hué
NGUYEN
Mer d'Oman
II

I. L'/CLE